

THOMAS JEFFERSON

(1743 – 1826)

ET

ÉTIENNE CATHALAN

(1757 – 1819)

**L'amitié épistolaire
d'un Président
et d'un
négociant**

© Pierre Angleys

2022

Avant-propos

Ceci est un document essentiellement destiné à ma famille.

J'ai emprunté de l'information découverte sur des livres ou sur Internet, et j'ai même parfois simplement copié ce que certains autres auteurs avaient bien écrit, je ne le cache pas. Mais je cite toutes mes sources et je ne cherche pas à faire de profit avec cette publication, je n'ai que le désir de faire connaître aux miens l'histoire d'une amitié méconnue entre un grand homme d'état américain et un habile négociant marseillais.

D'un côté, un homme des lumières, Jefferson, curieux de tout, épicurien pragmatique, et attaché à son terroir de Virginie et tout ce qu'il peut produire de bon. De l'autre Cathalan, un fils de famille de négociants ayant pignon sur rue dans la cité phocéenne, avide de découvrir lui aussi, mais surtout de faire découvrir. Cathalan aime rendre service et faire progresser les échanges pour le bien commun par sa connaissance des denrées, des gens qui peuvent en procurer, du commerce, et de la langue anglaise. Il apprend vite et il est honnête, ce qu'a tout de suite remarqué le futur président qui sait très bien juger les hommes.

Alors, malgré les difficultés de l'époque, les révolutions, les guerres, les pirates et les corsaires, la lenteur du courrier qu'il faut faire acheminer de part et d'autre de l'Atlantique, se construit une relation épistolaire des plus intéressantes, en particulier en ce qu'elle renseigne sur la qualité des vins de l'époque.

Les deux hommes se rencontrent brièvement à Marseille en 1787 lors de deux passages qu'y fait Jefferson. Mais ensuite, ce n'est que par leurs lettres que leur relation mûrit petit à petit, s'étoffe, devient plus détaillée, plus intime, et reflète une amitié grandissante qui sera indéfectible, malgré les jalousies qu'elle a pu provoquer.

Ah... j'allais oublier de le mentionner dans cette introduction, pourquoi ce document principalement destiné à ma famille ? Tout simplement parce que M^{me} Cathalan était née Charlotte Angleys, et son père né à Termignon en Savoie est un lointain ancêtre...

*Corsier, le 25 février 2022
Pierre X. Angleys*

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Thomas Jefferson en 1788 – Portrait par John Trumbull, Smithsonian

Sources

Étienne Cathalan Vice-consul des États-Unis à Marseille de 1789 à 1819 par André de Gasquet – Cahier n° 78, publié au 2^e trim. 1998 par le Comité du Vieux Marseille.

Thomas Jefferson on Wine par John R. Hailman - University Press of Mississippi, 2006

Passions : The Wines and Travels of Thomas Jefferson par James M. Gabler – Bacchus Press Ltd., 1995.

Jefferson's Secrets : Death and desire at Monticello par Andrew Burstein – Basic Books, 2006.

Reforming the Taste of the Country par James A. Bear, Jr. – Thomas Jefferson Memorial Foundation, 1984, 1-9.

The Papers of Thomas Jefferson par Thomas Jefferson - Princeton University Press, 2012,

et surtout :

<http://archive.org/stream/papersofthomasje015726mbp#page/n455/mode/2up>

http://memory.loc.gov/ammem/collections/jefferson_papers/

<https://founders.archives.gov/about>

<https://www.loc.gov/search/?in=&q=&new=true>

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Thomas Jefferson, ambassadeur américain en France - 1784

Thomas Jefferson¹, orphelin à 14 ans, hérita à la mort de son père d'une importante fortune : il devint propriétaire du très beau domaine de Monticello (2 000 ha) en Virginie. Très curieux de nature, Jefferson fit des études de latin, de grec, et de plusieurs langues dont le français qu'il perfectionna au collège de William & Mary à Williamsburg. Il étudia ensuite le droit et devint avocat.

Élite intellectuelle, homme du siècle des "Lumières", déiste éclairé favorable à la séparation de l'Église et de l'État, il s'intéressa aux arts et à la science : l'agronomie, la musique, la peinture, la philosophie, la géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, l'architecture, etc. Il préconisait la vaccination, même chez les indiens mais la question de l'esclavage resta ambiguë chez cet homme qui en posséda jusqu'à deux cents. Et beaucoup d'historiens pensent qu'une fois veuf, il eut plusieurs enfants d'une de ses domestiques, mais ceci est une autre histoire...



Benjamin Franklin, John Adams et Thomas Jefferson avec la Déclaration

Jefferson fut l'auteur principal de la Déclaration d'indépendance de 1776. Celle-ci devint le texte de ralliement des futurs treize premiers états américains autour d'un but commun conduisant à la séparation des anciennes colonies d'avec la Grande Bretagne. La guerre d'indépendance américaine qui avait commencé en 1775 se termina, avec

¹ Thomas Jefferson (1743-1826) était le premier fils d'une famille de 10 enfants. Ses parents, Peter Jefferson (1708-1757) et Jane Randolph (1720-1776), faisaient partie de familles de notables installés en Virginie depuis plusieurs générations. Son père, autodidacte, arpenteur et cartographe, réalisa en 1752 avec le colonel Joshua Fry (1699-1754) la carte de la colonie royale de Virginie.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

l'aide progressive du royaume de France influencé par Benjamin Franklin, huit ans plus tard, en 1783².

Un an plus tard, en juillet 1784, Jefferson arrivait à Paris, d'abord pour épauler Franklin dans les questions de commerce, puis le remplacer l'année suivante comme ministre plénipotentiaire des États-Unis à partir de mai 1785. Il occupa ce poste d'ambassadeur jusqu'à son départ en octobre 1789.

Il avait refusé cet engagement trois fois avant de se laisser persuader par John Adams³. Mais très frappé par la mort de son épouse Martha Wayles en 1782, après 10 ans de mariage, il accepta, trouvant là l'occasion de donner à sa fille aînée également nommée Martha, surnommée Patsy, une éducation à l'étranger⁴. Il s'installa à l'hôtel de Langeac, sur les Champs-Élysées.



L'hôtel de Langeac, résidence de Jefferson à Paris – Gravure de François Nicolas Martinet datant de 1779

² Traité de Paris du 3 septembre 1783, signé du côté américain par Benjamin Franklin (1705-1790), John Adams (1735-1826) et John Jay (1745-1829).

³ John Adams (1735-1826) prit alors le poste difficile d'ambassadeur plénipotentiaire à Londres. Jefferson l'y rejoignit en mars 1786 pour des négociations qui durèrent deux mois et ils en profitèrent pour visiter ensemble les plus beaux parcs et jardins d'Angleterre. Deux fois Vice-Président sous Georges Washington à partir de 1788, John Adams le remplaça à la tête de l'exécutif en 1796.

⁴ Jefferson mit en pension sa fille Martha (1762-1836) au couvent des bénédictines de l'Abbaye Royale de Panthémont ; et à partir de l'été 1787, il y mit également sa deuxième fille Mary (1778-1804), surnommée Polly, qui venait d'arriver depuis la Virginie en compagnie de la jeune esclave mulâtre Sally Hemings. Des six enfants que Jefferson avait eu de son épouse, seules Martha et Polly atteignirent l'âge adulte. Sally Hemings eut par la suite six ou sept enfants : Jefferson en aurait été le père, mais il n'y a jusqu'ici aucune démonstration conclusive de cette assertion.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Épicurien, mais sans excès, il découvrit rapidement les vertus de la bonne chère et du bon vin de France, mais sans jamais en abuser.

Voyage d'étude - 1787

Voici plus de deux ans que Jefferson était en France. Le 30 janvier 1787, il écrivait depuis Paris à James Madison⁵, que son médecin lui avait conseillé d'aller faire une cure à Aix-en-Provence. Il espérait s'y faire guérir son poignet droit toujours enflé et douloureux d'une chute qui lui était survenue en septembre de l'année précédente dans le jardin de sa résidence. Il avait probablement été victime d'une mauvaise fracture, car la douleur lui faisait souffrir le martyr : il avait même dû abandonner le violon dont il jouait, semble-t-il, avec talent. Et il dut se résoudre à se servir de la main gauche pour écrire, tant il souffrait.

Son voyage vers le sud allait aussi lui donner l'occasion de visiter vignes et celliers de Bourgogne, et ceux de Bordeaux au retour. Il y avait longtemps qu'il avait prévu cette tournée de vignobles, « une combinaison de service public et d'auto-gratification ! » qu'il s'était jusque-là refusée mais qui devenait possible grâce à son mandat en France. Il y avait d'autres raisons officielles à ce voyage. Il voulait par exemple découvrir et collectionner des modèles d'architecture classique comme modèles pour des bâtiments publics américains, ce qu'il réalisa avec grand succès plus tard avec ses plans pour l'université de Virginie.

« Quelqu'un, disait-il aussi, se doit de visiter les grands ports du sud de la France, Marseille et Bordeaux, pour y évaluer le potentiel d'importation de tabac et d'huile de baleine américains. » Il fallait aussi rendre visite au canal du Midi, cette ingénieuse voie navigable et d'irrigation qui avait été entreprise sous le règne de Louis XIV et qui pourrait être un modèle pour des projets semblables partout aux États-Unis. Et puis Jefferson était intéressé dans de nombreuses espèces de plantes de la France méridionale que l'on pourrait aussi cultiver dans son pays, en particulier une variété de riz qui pourrait pousser en utilisant moins d'eau que ce qui était connu en Amérique.

Mais sans doute en premier lieu, il y avait l'ambition de Jefferson à développer une industrie du vin basée sur le modèle français. Non seulement, dira-t-il plus tard, que « le bon vin est nécessaire à ma vie », mais aussi : « Nous pourrions élaborer aux États-Unis une aussi grande

⁵ Jeune ami de Jefferson et lui aussi député à l'assemblée de Virginie, James Madison (1751-1758) organisa avec Jefferson le parti Démocrate-Républicain qui s'opposait au parti Fédéraliste de Hamilton. Il fut nommé Secrétaire d'État sous la présidence de Jefferson de 1801 à 1809, et le remplaça ensuite comme Président de 1809 à 1817.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

variété de vins qu'il n'en existe en Europe, pas exactement les mêmes, mais sans aucun doute d'aussi bons. »

Une étude de la viticulture française justifiait donc à elle seule le voyage, pensait-il. Et ce voyage changea en effet pour toujours les habitudes de Jefferson en matière de choix de vin. Il contribua définitivement à le faire devenir à son époque le meilleur expert américain dans ce domaine.

La Bourgogne – mars 1787

Jefferson quitta Paris le 28 février 1787 pour n'y revenir que le 10 juin. Alors qu'il était connu comme grand voyageur, la plupart de ses voyages avaient été jusque-là courts et c'étaient des voyages d'affaire. Cette fois-ci, ce fut le voyage le plus long de tous. Il utilisa sa propre calèche, comptant sur les nombreux relais de poste en France pour changer de postillon et d'animal de trait, ceci pendant toute la durée du périple.

Il prit la route de Fontainebleau, effleurant la province de Champagne dont il allait visiter le vignoble en profondeur l'année suivante, traversa une partie de la région de l'Yonne où il ne trouva pas le vin à son goût. Continuant sous la pluie, le grésil et la neige dans la pire des saisons de l'année, il fila tout droit vers Dijon.



Une charrette de vigneron à l'entrée de Dijon, début XIX^e siècle.

Là, choisissant de rester incognito et ne référant à lui-même que comme « gentilhomme étranger », il embaucha un valet dénommé Petitjean qui allait être à son service pour le restant du voyage. Jefferson avait initialement prévu de changer de domestique à chaque nouvelle

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

grande ville, comme il changea de chevaux d'ailleurs. Mais Petitjean se révéla si utile que Jefferson ne voulut pas le perdre et il le garda à ses côtés. Petitjean ne se douta jamais que Jefferson était l'ambassadeur américain !

Après avoir passé plusieurs jours en Bourgogne, Jefferson écrit à Short⁶ depuis Lyon qu'il avait « musé à travers les plus fameux vignobles, visitant les maisons des ouvriers, les celliers des vigneron, se mêlant à eux et ayant de bonnes conversations ». Le 15 mars il lui écrivait : « L'architecture, la peinture, la sculpture, les antiquités, l'agriculture, la condition des pauvres ouvriers occupent tout mon temps. »

Il avait eu pour mentor au milieu des vignobles et des caves de Bourgogne un certain Étienne Parent qui lui avait été recommandé par l'abbé Morellet⁷. Parent était un maître artisan du cuivre et un tonnelier, et également ce que l'on appelle aujourd'hui un négociant en vin, assurant l'assemblage et faisant l'expédition. Ce fut de lui que Jefferson commanda par la suite tous ses bourgognes, faisant confiance au talent de Parent dans ses choix de crus et à son honnêteté en matière de justification de prix. Dans son carnet de comptes en date du 7 mars, Jefferson notait un paiement de 6 francs avec la référence : « guide pour Pommard, Voulenay [sic – pour Volnay], Meursault ».

Le 8 mars, Jefferson notait qu'à Aussy (maintenant épelé Auxey), il avait « payé le guide Parent jusqu'à ce lieu de dépôt des vins de Montrachet [sic – pour Montrachet] : 6 F ». Il apprécia tellement le vin blanc de Montrachet qu'en dépit de son prix élevé, il écrivit à Parent depuis Lyon le 13 mars pour lui demander d'acheter et de mettre en bouteille une « feuille » complète⁸ de la production de 1782 que Jefferson avait goûté avec lui le 8 mars. Jefferson demandait aussi qu'il lui envoie des échantillons des meilleurs vins de Montrachet, du Clos de Vougeot et de Chambertin.

De peur d'oublier les conseils de Parent à propos des bourgognes, Jefferson lui demanda aussi de lui envoyer par écrit des informations détaillées sur les prix et qualités comparées des vins de Chambertin, Vougeot, Romanée, Vosnes, Nuits, Beaune, Pommard, Volnay, Meursault et Montrachet. Il posa en particulier des questions sur un vignoble proche de Montrachet et qui faisait des vins de qualité similaire

⁶ William Short (1759–1849), le secrétaire privé de Jefferson pendant sa mission en France.

⁷ L'abbé Morellet était un de ces ecclésiastiques "éclairés" qui fréquentait les cercles mondains de la capitale, écrivait des articles pour l'Encyclopédie de Diderot, et admirait énormément Benjamin Franklin et sa vision politique ; il avait été élu à l'Académie française, et avait offert de l'aide à Jefferson dans la traduction française de ses *Notes on Virginia* de 1785, qui furent finalement publiées en juillet 1787 sous le titre *Observations sur la Virginie par M. J. traduit de l'anglais*.

⁸ Tonneau d'environ 130 litres.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

au Montrachet, mais qui étaient bien meilleur marché parce que bien moins connus. Il s'agissait du Meursault. Et sa signature est encore exposée aujourd'hui dans le livre des visiteurs du Château de Meursault.

La liste demandée par Jefferson n'a jamais été retrouvée ; ses écrits postérieurs à propos des vins de Bourgogne indiquent que Parent l'avait sans doute envoyée, mais elle fut perdue après que Jefferson en eut traduit le contenu. Certains passages de sa lettre suivante à Parent, datée de juin, trois jours seulement après son retour à Paris, semble bien indiquer qu'il avait reçu l'information puisqu'il y demandait non seulement une feuille de Meursault, mais aussi du vin d'un vignoble particulier appelé Goutte d'Or. Par la suite, il commanda généralement ce vin comme étant son vin blanc de Bourgogne préféré, une alternative de qualité mais moins chère que le grand Montrachet.

Après la Bourgogne, Jefferson passa par Mâcon et dans le Beaujolais, qu'il proclama « le pays le plus riche que j'ai jamais parcouru ». Il fit une halte de trois jours au château de Laye des Épinay, reçu par une amie de ses commensaux et mentors parisiens, les abbés Arnoux et Chalut, mais il ne dit que peu de chose des vins du Beaujolais.

La vallée du Rhône – mars 1787



Après quatre jours à Lyon, capitale culinaire de la France d'alors et d'aujourd'hui, Jefferson passa par Valence et la vallée du Rhône, où son carnet de comptes montre qu'il paya des « guides pour la Côte Rôtie : 1 F 40 ». Il parla ensuite avec ferveur des vins des Côtes du Rhône, en discuta longuement dans son journal, recherchant un fournisseur de

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

confiance. Son carnet de comptes à la date du 17 mars indique qu'il paya 9 F pour du vin à Tains, le lieu principal des grands rouges d'Hermitage (Syrah) et des blancs (Viognier) de Château Grillet. Il les goûta sur place, les jugeant d'une « célébrité méritée ». Plus tard, l'Hermitage qu'il allait faire importer régulièrement du temps où il devint Président des États-Unis, fut décrit dès 1791 par Jefferson comme étant « le premier vin du monde, sans aucune exception ».

Depuis Tains, Jefferson se rendit à Orange, région où se produit maintenant le vin de Châteauneuf-du-Pape, puis traversa le Rhône vers l'ouest pour gagner Nîmes, haut lieu de ruines romaines qu'il avait longtemps voulu visiter. Tout en contemplant les ruines de la grandeur romaine, il ne manqua pas de noter que Nîmes avait le meilleur et le moins cher des vins ordinaires qu'il ait pu trouver de partout. ...

De Nîmes, Jefferson arriva enfin à Aix-en-Provence, la ville d'eau qui était sa destination première, y aboutissant le 25 mars. Avec toute l'intensité et l'énergie qui le caractérisaient, il fit doucher son poignet 40 fois en quatre jours seulement. Ne ressentant aucune amélioration, il se prépara à partir. Bien que les eaux d'Aix ne lui aient pas été bénéfiques, il fut néanmoins impressionné par la ville, écrivant à Short :

« Cet homme qui se tue lui-même dans le climat d'Aix doit avoir le sang bien chaud. Je suis maintenant au pays du blé, du vin, de l'huile et du soleil. Quoi d'autre pourrait-on réclamer du Ciel ? S'il m'arrivait de mourir à Paris, je vous prierais de me renvoyer ici et de me faire exposer au soleil. Je suis sûr que cela me ressuscitera. »



Le port de Marseille en 1754 – Peinture Joseph Vernet, musée de la Marine

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

1^{er} séjour à Marseille et Henri Bergasse – mars / avril 1787

Le lendemain, Jefferson partit pour le grand port de Marseille, y arrivant le 29 mars pour une semaine. Jefferson, apprenant par un ami que son propre cuisinier de Monticello, James Hemings, était devenu apprenti auprès du cuisinier du Prince de Condé pendant l'absence de son maître et que cela allait coûter à l'ambassadeur la bagatelle de 12 francs par jour pendant 10 jours, ne parut pas le moins du monde effaré par la dépense. Après tout, un tel apprentissage allait permettre de rapprocher son cuisinier des sommets de la bonne cuisine parisienne, aussi haussa-t-il les épaules : « le but de mon voyage, aussi bien que celui que de ma vie, étant de prendre les choses du bon côté, je ne suis que de passage, découvrant combien rares sont nos vrais désirs, combien bon marché est le bonheur, et combien hors de prix est la vanité ».

Pendant la semaine, il écrivit à Chastellux⁹, en anglais, pour le remercier de son introduction à M. de Bergasse¹⁰, qui « assembla pour moi tous les objets de mes désirs : un bon dîner, de bons convives, et de l'information. » Jefferson découvrit l'énorme cave à vins de Bergasse, qu'il décrivit dans son journal, et il adopta sans doute à Monticello sa méthode pour garder ses bouteilles de vin au frais en les couvrant de sable humide sur le sol de la cave.

Quand Jefferson fut de retour aux États-Unis, Bergasse devint l'un de ses fournisseurs favoris de vins de tous les jours, et l'un de ses correspondants préférés lors de sa retraite. Lorsqu'il fut président, lors d'un dîner à la Maison Blanche à l'automne 1804, Jefferson racontait comment le fameux négociant en vins Bergasse pouvait imiter si parfaitement le goût de n'importe quel type de vin en faisant des mélanges que même le plus expérimenté des connaisseurs de vins ne pouvait dire la différence.

Pendant ce premier séjour à Marseille, nous trouvons Jefferson écrivant à Paris à Madame de Tott dont il respectait le goût artistique. Jefferson lui révélait que tout son temps là-bas n'était pas seulement occupé à de bons dîners et dégustations de vins, et il notait que son hôtel, le Grand Pin, devenu l'hôtel des Princes, présentait au premier coup d'œil : « rien d'autre que bruit, saleté et désordre et quatre mille trois cent cinquante marchandes (je les ai comptées une par une) se bousculant, se chamaillant, et s'insultant en patois, trois cents ânes en

⁹ François Jean de Beauvoir, Marquis de Chastellux (1734-1788), ami de Georges Washington avec qui il avait combattu à Yorktown pour l'indépendance américaine.

¹⁰ Henri Bergasse (1747-1812), négociant en vins avec son frère Louis Bergasse (1751-1816) réputé meilleur spécialiste de la vinification provençale.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

train de braire et se plaignant l'un à l'autre et à la face du monde de tous les coups cruels reçus, quatre files de charrettes à mules passant en constante procession, avec autant de clochettes à chaque mule que l'on peut y pendre, tout cela dans la rue sous ma fenêtre, et le temps bien trop chaud pour que je la ferme ».

Nice – avril 1787

Déclarant Marseille dans l'ensemble être un « endroit charmant », Jefferson en partit vers l'est suivant la route Aubagne, Toulon, Hyères, Luc, Fréjus, Antibes pour arriver à Nice le 11 avril. À cette époque la ville de Nice n'était pas française, mais faisait partie du royaume de Savoie. Jefferson avait eu la bonne idée d'obtenir avant de partir de Paris un passeport pour y entrer.



Lafayette en 1791 – Portrait par Joseph-Désiré Court, château de Versailles

De Nice, il écrivit à Lafayette¹¹ une description abondamment citée de lui-même comme voyageur, recommandant à Lafayette d'envisager de faire le même voyage afin de mieux connaître son propre pays :

¹¹ Gilbert du Motier, marquis de la Fayette (1757-1834), héros national d'abord en Amérique où il contribua à gagner certaines batailles pour l'indépendance, puis en France où il fut une figure marquante de la révolution de 1789, après laquelle il raccourcit son nom en Lafayette. Il fut aussi très impliqué dans la révolution de 1830.

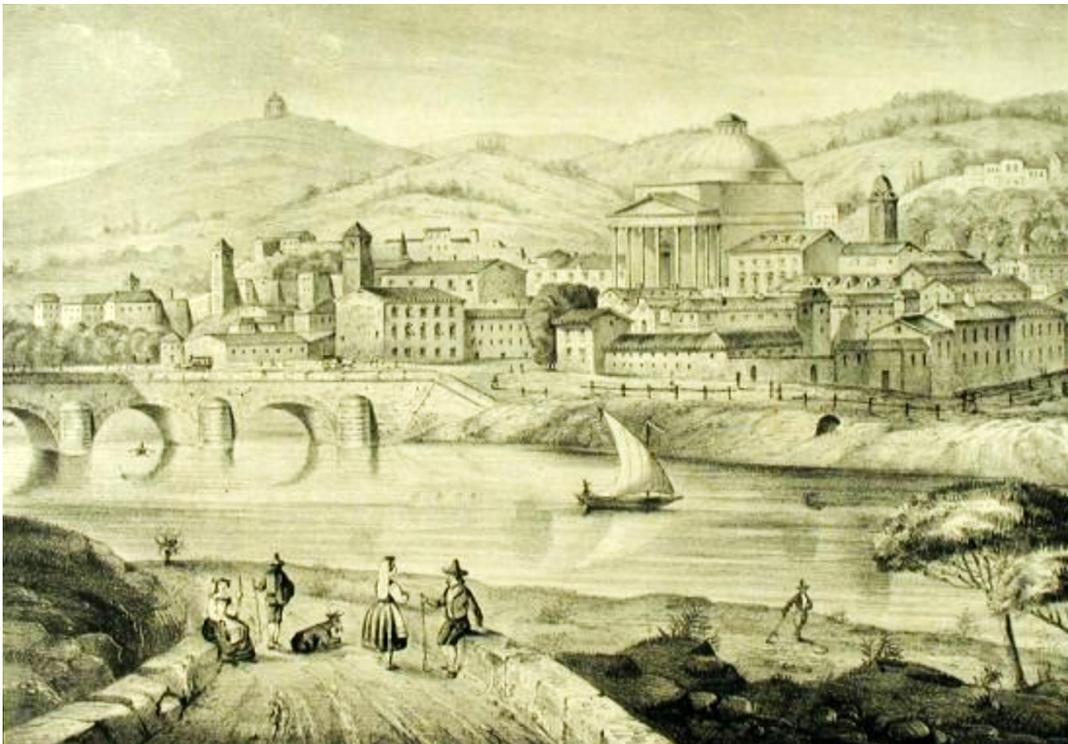
Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Dans les grandes villes, je vais voir ce que seuls les touristes disent valoir la peine d'être vu ; mais je le fais par devoir professionnel, et généralement avale cela tout d'un seul coup en un seul jour. Par contre, je ne suis jamais rassasié d'errer à travers champs et fermes, scrutant cultures et agriculteurs avec un degré de curiosité qui pour certains me fait passer pour fol, et pour d'autres bien plus avisé que je ne suis.

« Et pour le faire le plus efficacement, il faut être absolument incognito, il faut saisir comme un furet les gens dans leurs terriers, comme je l'ai fait, regarder ce qui mijote dans leur marmite, manger leur pain, et se vautrer sur leur lit sous prétexte de faire la sieste, mais en fait pour en tester le confort. »

Conforme à cette approche, Jefferson voyageait incognito, sans le moindre appareil, afin de mieux observer les personnes qu'il rencontrait. Il voyageait également seul car, comme il écrivit plus tard à son ami John Banister¹² : « Je pense que l'on voyage plus utilement lorsqu'on est seul, car on peut plus réfléchir. »

Dans son journal à Nice, Jefferson jugea le vin local comme « bon, mais point de la meilleure qualité ». Pourtant, plus tard en Amérique, il allait faire référence au rouge le plus connu, le Bellet, comme étant le « plus élégant des vins de table du monde ».



Turin dominé par la Superga, vers 1850 – lithographie de Minné.

¹² Le colonel John Banister (1734-1788), natif de Virginie fut membre du 2^e congrès continental et signataire des articles de la confédération ratifiée en 1781.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Piémont et contrebande – avril 1887

Depuis Nice qu'il quitta le 13 avril, Jefferson voyagea à dos de mulet pour traverser les Alpes, arriva à Turin le 16 avril, y découvrit les vins du Piémont, visita Stupinigi, le petit Versailles du roi de Sardaigne, et la basilique de la Superga dominant la ville de Turin, alla jusqu'à Milan par Vercelli et Novarre où il observa la manière de cultiver le riz piémontais avant de revenir par Gênes, San Remo, Nice et Aix, avec sa chaise de poste et chevaux loués jusqu'à Marseille où il arriva de nouveau le 4 mai 1797.

Plus tard en septembre 1800, dans une liste de contributions à son pays dont il fit le rapport (*Summary of Public Service*), Jefferson allait avouer avoir passé en contrebande des graines de riz du Piémont, qui était une variété moins fragile et « que j'avais cachées sur moi » depuis l'Italie, prenant un risque énorme, pour les envoyer en Caroline du Sud et Géorgie. En effet, la loi du royaume de Sardaigne prescrivait la peine de mort pour l'export non autorisé de semences de riz.

2^e séjour à Marseille et Étienne Cathalan – mai 1787

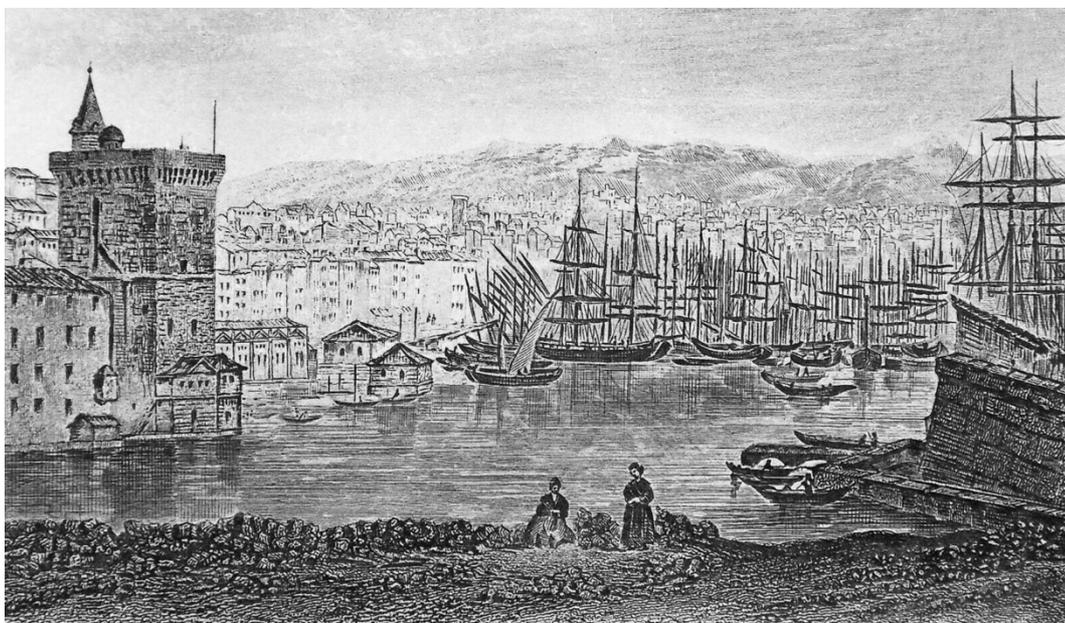
C'est pendant ce deuxième séjour à Marseille où il resta jusqu'au 7 mai que Jefferson fut hébergé par Étienne Cathalan¹³ et sa famille. Cathalan l'avait d'ailleurs accompagné lors du dîner chez M. Bergasse un mois auparavant. Jefferson garda toute sa vie le souvenir de ses repas avec Cathalan lui donnant l'occasion, comme chez Bergasse, de découvrir de nouveaux vins. Il se rendit compte alors de l'importance et du sérieux du comptoir exploité par la famille Cathalan, et de l'estime dont elle jouissait dans les milieux de l'administration et du commerce. C'est sans doute à ce moment-là qu'il commença à songer à donner des fonctions consulaires au jeune Cathalan. Nous verrons en effet qu'il aidera plus tard Cathalan à obtenir le poste envié de consul américain dans la cité méditerranéenne. Et Cathalan allait devenir un autre de ses plus fiables fournisseurs de vin et son correspondant favori en matière d'œnologie.

C'est pendant son séjour à Marseille que Thomas Jefferson découvrit aussi la figue de Marseille ou "marseillaise" (qu'il écrivait "marcelloise") dont il vanta la qualité : « Les figues les plus délicates

¹³ Jacques Joseph Estienne Cathalan, dit Cathalan le Jeune, était né le 10.06.1757 à Marseille et fut baptisé le lendemain à la paroisse Notre-Dame des Accoules. Il mourut le 24.05.1819 à Marseille. Il avait épousé le 14.10.1783 en la paroisse N.D. des Accoules Thérèse Charlotte Angleys née le 04.11.1763 à Marseille, décédée le 28.01.1805 à Marseille, fille de Joseph Angleys (1714-1780) natif de Termignon en Savoie et de Thérèse Lejeans (1732-1796) native de Marseille.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

d'Europe sont celles qui poussent ici, et qu'on appelle figues "marcelloises", ou les véritables "marcelloises", afin de les distinguer d'autres de qualités inférieures qui y poussent aussi. Elles se gardent aussi longtemps que désiré. Toutes les autres excrètent leur sucre au printemps et deviennent acides. Le seul moyen de les garder est de les sécher au soleil, sans jamais leur ajouter quoi que ce soit. »



Le fort Saint-Jean et le port de Marseille – gravure par F. Aubert non datée

Plus tard, le 7 mai 1789, on relève ceci dans une note écrite à William Drayton : « Plantes envoyées par M. Cathalan : 44 figuiers de 3 espèces, parmi lesquelles celle de Marseille est reconnue comme la meilleure du monde. » Ces plantes étaient envoyées depuis Marseille jusqu'à Charleston pour la Caroline du Sud et la Géorgie.

Retour à Paris – mai/juin 1787

Après ce 2^{ème} séjour à Marseille, Jefferson continua avec la même détermination et célérité son voyage : Aix, Avignon, Nîmes, Lunel, Montpellier, Frontignan, Sète, où il arriva le 12 mai 1787.

William Younger, dans son ouvrage coloré *Dieux, Hommes et Vin*¹⁴, raconte que le dix-huitième siècle était une horrible période de fraudes sur le vin, et que Sète en était l'endroit le plus infâme. C'était devenu si ignoble que, disait-on, il n'y avait presque plus de vrai Bordeaux en Angleterre en 1775 où bien plus de "sherry" et de "porto" n'y était vendu qu'il n'en était produit en Espagne ou au Portugal.

¹⁴ *Gods, Men and Wine* (The Wine and Food Society, Cleveland – 1966).

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson le savait, et c'est pourquoi il commandait souvent ses bons vins directement depuis chez les producteurs. Mais pour ses vins de table, il fit confiance pour de nombreuses années à des négociants de la France du sud, surtout ses amis Bergasse et Cathalan de Marseille. Il recevait souvent leurs vins expédiés depuis le port de Sète, mais ou bien il n'y avait pas de problème de coupage, ou bien l'assemblage était fait de si bonne manière qu'il ne s'en aperçut jamais.

Jefferson rejoignit Toulouse le 21 mai par le canal du Languedoc, démontant sa calèche pour la charger sur une barque ; il fit ensuite remonter roues pour retourner à Paris par Montauban, Moissac, Agen, Castres, Bordeaux, Blaye, Saintes, Rochefort, La Rochelle, Sainte Hermine, Nantes, Massillac, Lorient, Josseline, Ploermel, Rennes, Nantes, Ancenis, Angers, Tours, Amboise, Blois, Orléans. ...

1^{er} lettre de Cathalan à Jefferson – mai 1787

La correspondance de Jefferson indique dès ce moment-là qu'il avait trouvé en Étienne Cathalan le Jeune un homme de confiance et qui pourrait servir les intérêts des États-Unis, surtout que son père n'était pas un inconnu, ayant déjà été en bonnes relations avec son prédécesseur Benjamin Franklin.

Voici déjà ce qu'Étienne Cathalan le Jeune lui écrivait alors qu'il était encore sur le chemin du retour à Paris.

« Monsieur

Marseille le 9 mai 1787

« J'espère que cette lettre parviendra à votre Excellence à Cette [sic – pour Sète], et c'est dans ce but que je l'adresse à M. Meinadier¹⁵.

« À ce qu'il semble, vous avez pris plaisir à voir la fameuse Fontaine de Vaucluse¹⁶, aussi célèbre, par ses eaux qui se partagent avec grand fracas entre les rochers que par les amours de Pétrarque

¹⁵ Pascal Étienne Meinadier (ca.1766 Montpellier - 1844 Philadelphie) était un neveu de Cathalan père dont la sœur Marie avait épousé un Meinadier. En 1787, le jeune Meinadier sut habilement guider Jefferson dans la ville de Sète où il résidait et de lui procurer un passage sur le canal jusqu'à Toulouse. Entré en association en 1814 avec l'Américain Isaac Cushing, ils armèrent un vaisseau marchand dont Cushing vendit frauduleusement la cargaison en 1817 et disparut de la circulation. Meinadier n'hésita pas à s'embarquer pour les États-Unis pour poursuivre le délinquant, et tenta d'obtenir en 1819 le soutien de Jefferson qui, retiré à Monticello, s'avoua peu capable de lui être utile. Malgré tout, Meinadier retrouva enfin la trace Cushing qui était décédé en 1820 à Huntsville, Alabama. Il obtint finalement gain de cause et récupéra une partie de sa créance de la part des héritiers de l'associé indélicat. Il se fit naturaliser Américain en 1824 et habita un temps Huntsville.

¹⁶ Une résurgence au pied d'une falaise haute de 240 m et qui donne naissance à la rivière Sorgue dont les eaux rejoignent le Rhône à Avignon.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

et de Laure¹⁷. La contrée aux environs de L'Isle¹⁸ est également charmante, bien qu'avec le mauvais temps que vous avez eu dernièrement, vous ayez dû voir les pauvres paysans grandement désolés de la perte de leurs récoltes.



Fontaine de Vaucluse – Gravure du XIX^e siècle

« Je vous remets ci-joint un exemplaire du *Tableau Général sur le Négoce de Marseille*, d'après l'abbé Raynal¹⁹. J'en enverrai également copie au sieur Thomas Barclay²⁰, dès que j'aurai reçu de ses lettres de crédit, jusqu'ici je n'en ai reçu aucune. Si vous le rencontrez à Bordeaux, je vous serai très obligé que vous lui signaliez que j'ai grand besoin d'argent, et que tout envoi de sa part, aussi petit qu'il soit, sera toujours le bienvenu. Cela prouvera toujours qu'il cherche bien à régler le solde de ses dettes envers moi, quoique je ne me fasse aucun doute de ses intentions sur ce compte.

« Je vous adresse aussi la note pour la couffe²¹ de riz du Levant de la meilleure sorte, et un sac de riz de Nice de la meilleure qualité que

¹⁷ Tombé amoureux de Laure en Avignon, le poète florentin Pétrarque (1304-1374) trouva résidence pour une quinzaine d'année sur les bords de la fontaine de Vaucluse, y installant sa bibliothèque, et y faisant le centre de sa vie émotive et intellectuelle, de 1338 à 1353.

¹⁸ L'Isle sur la Sorgue, au lieu-dit "Le partage des eaux".

¹⁹ Le titre exact de cet ouvrage maintenant disparu était : *Les causes de l'accroissement du commerce de Marseille et les moyens d'en assurer la prospérité*.

²⁰ Thomas Barclay (1728-1793), originaire d'Irlande du Nord et négociant fortuné de Philadelphie, devint le premier consul que les États-Unis installèrent en France, de 1781 à 1787, et devint diplomate en "Barbarie", négociant habilement en 1786 un traité de paix avec le Sultan du Maroc.

²¹ Sorte de panier, de balle, communément utilisé alors pour le transport commercial de grains et de denrées.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

l'on appelle là-bas *escuma crivellata*. Cela coûte plus cher que ce que je vous ai annoncé ; mais puisqu'il est pour votre propre consommation, et qu'il ne contient ni grain cassé ni poussière, il devient meilleur marché que celui qui coûte entre 15 £ (livres tournoi) et 10 sols et 16 £ le quintal²². Le riz de Lombardie en sacs de 350 livres coûte seulement de 13 £ 10 sols à 14 £ mais il est sale et cassé. Le montant de ce cette petite somme à payer, je vous prierai de le remettre contre reçus soit à M. Meinadier, soit au sieur John Lambert mon banquier à Paris, quand cela vous conviendra.



Le port de Bordeaux en 1759 – Peinture de Joseph Vernet

« Je n'ai point encore reçu la moindre réponse de la part des Fermiers Généraux²³ concernant la cargaison de tabac dont j'attends l'arrivée sur le vaisseau britannique *La Minerve* ; si leur réponse, ce que je m'attends de leur part, n'est pas favorable, je vous prierai d'intervenir dans cette affaire en faveur de messieurs Willing Morris & Swanwick.

« Messieurs Bretoux et moi, hier, avons donné des ordres à un de nos amis pour l'expédition de deux couffes de riz du Levant non décortiqué. Elles seront ici dans environ 4 mois et je vous les réexpédierai dès que je les obtiendrai.

²² Cathalan incluait avec cette lettre un bordereau daté du 7 mai 1787 pour deux sacs contenant 386 livres de riz du Levant et du Piémont, expédiés à bord du *Louise*, capitaine Adrien Thibault, consigné pour Rouen à l'attention de Thomas Jefferson ; le riz piémontais est celui dont Jefferson avait commandé le passage en contrebande hors d'Italie : on voit d'après la date du bordereau que ses désirs d'en sortir une quantité plus importante que le "petit paquet" que lui-même avait sorti clandestinement avaient été exécutés avec promptitude et succès, malgré ses dangers.

²³ Sans doute autorisant l'importation.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Le capitaine Américain Harison [sic] est venu me voir hier chez moi pour me dire qu'il allait être congédié, lui et son équipage, à cause de sa couleur et celle de ses Algériens ; je l'ai avisé qu'il ne peut l'être que par ordonnance légale, et qu'il doit être payé ainsi que son équipage de leurs salaires, de leurs frais et de leur passage jusqu'à leur arrivée à New York ; pour de telles transactions, il serait très nécessaire d'avoir ici un consul d'Amérique.

« Tous les membres de ma famille vous présentent leurs respects et vous souhaitent un agréable voyage et un heureux retour à Paris. Mon épouse et moi regrettons très fort de n'avoir pu avoir le plaisir de vous accompagner. Nous serons plus heureux, un jour ou l'autre, de vous rencontrer à Paris.

« Je vous prie de me passer commande de quoi que ce soit qui vous serait utile, et de continuer à me faire l'honneur de votre amitié. Et je reste très respectueusement, Monsieur, le plus humble, le plus obéissant et le plus dévoué serviteur de votre Excellence,

Étienne Cathalan le Jeune.

« P.S. M. Meinadier pourra vous donner des lettres de recommandation pour des marchands de farine à Montauban et à Toulouse, si vous le désirez. »

Facture de 2. Balles Riz Choisy de l'ordre de son Excellence M^r Ch^r Jefferson sur le Navire la Suite Cap^{te} Chibault à l'adresse de Pommeroy aîné à Rouen

Savoir

N ^o 1.	Une Couffe Riz du Servant Choisy p ^o z. 226. 7 Care Couffe 219 7/8. Net à 22 ^o 1/2%				48. 3 6.
N ^o 2.	Un Sac Riz du Piemont première qualité p ^o z. 167 7/8. Sac compris à 27 ^o 1/2%				28. 7 6.
	Pris du Roy			5. 6.	
	Une Coiffe à la Couffe et 2. Sarrisats			1. 16.	
	Colde. et à li Emballeur			1. 1.	
	Portifrais et ports à Bord			2.	
	Vaffrettement			8.	
	Certificat de las Chambres du Commerce				8. 13 6
	<i>E. Cathalan fils</i>				85. 1. 6.

Facture pour le riz expédié par Cathalan à Jefferson

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

En annexe étaient joints à cette lettre :

- 1) le livre de Raynal ;
- 2) la facture pour une couffe de riz du Levant et pour un sac de riz du Piémont du montant de 85 £ 4 sols, expédié à bord de *La Louise*, capitaine Adrien Thibault.

Deux lettres Cathalan à Jefferson – juin 1787

À la fin du mois suivant, Cathalan le Jeune envoyait de nouveau deux lettres à Jefferson. La première était de la part d'Étienne Cathalan le Père²⁴, mais écrite par Cathalan le Jeune : c'est une longue lettre en anglais pleine de détails commerciaux, et dont voici la traduction :

« Marseille, 30 juin 1787.

« J'espère que cette lettre vous trouvera rendu à Paris et content de votre voyage ; la saison est maintenant trop avancée pour voyager, mais rien n'est trop difficile à quelqu'un, inspiré comme vous l'êtes par le désir de rendre le résultat de vos observations utile à votre pays.

« Le vaisseau *La Minerve*²⁵, capitaine Dill, est arrivé le 14 juin avec une cargaison de tabac et de riz depuis la Caroline. C'est avec grande difficulté que j'ai pu obtenir 36 £ 5 sols par quintal pour le tabac, excepté pour deux petits lots, l'un de Cap François et l'autre de Wilmington en Caroline du Nord, pour lesquels les fermiers généraux avaient été avertis, et qui n'apportèrent que 36 £.

« Je crains que dans très peu de temps, ils ne soient avertis du reste et ne paient ici pas plus que 35 £. Ils ne prêtent aucune attention au traité de Berni dans ces ports, et je ne sais pas s'ils font la même chose dans les ports du nord. ...²⁶ . »

²⁴ Étienne Cathalan, dit Cathalan le Père, était né le 19.04.1817 à Nîmes, baptisé le 21.04.1717 à la paroisse S^t Castor, fils de Jacques Cathalan, marchand épiciier, et de Marie Causse. Il décéda le 18 février 1805 à 87 ans à Marseille. Ardent soutien de l'indépendance américaine, il voyagea à Paris en 1775 pour obtenir de Louis XVI la permission d'exporter armes et munitions aux révoltés. Il devint ainsi le premier négociant de Marseille à traiter avec la jeune république américaine. Il avait épousé en Languedoc Marie Hugues née le 02.07.1721 à Nîmes, elle aussi baptisée à la paroisse S^t Castor, décédée le 20.01.1810 à Marseille, fille de Jean Hugues, marchand, et d'Alix Albertin.

²⁵ Les Cathalan étaient négociants en denrées diverses et aussi armateurs. Une charte-partie signée à Marseille le 1^{er} mars 1809 est établie entre Étienne Cathalan, armateur du vaisseau de 300 tonneaux *La Minerve* et le négociant Michel Roussier. Un acte de décès daté du 12 mai 1809, décès qui eut lieu à bord du vaisseau *La Constance* parti de Marseille pour le Port-au-Prince (Haïti), mentionne Étienne Cathalan comme nom de l'armateur. Il fut aussi armateur du navire baptisé *La Louise*.

²⁶ Suivent tout une série de suggestions pour rendre plus libre et juste le commerce du tabac et pour ouvrir les ports de la Méditerranée à ce négoce, la maison Cathalan se proposant alors d'y avoir part dans les ports de Marseille et de Sète. Il faut savoir qu'un financier Américain, Robert Morris, avait

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Vaisseaux – par J.E. Buttersworth

Cathalan accompagnait la lettre envoyée à Jefferson de la part de son père d'une autre lettre de lui-même, datée elle aussi du 30 juin 1787.

Il commence en espérant que la lettre trouvera Jefferson rendu à Paris et heureux du reste de son périple en France. Il ajoute : « La saison est maintenant trop avancée pour les voyages, mais rien n'est trop difficile quand on est inspiré, comme vous l'êtes, par le désir de rendre le résultat de vos observations utiles à votre pays. » ...

Revenant sur la cargaison de tabac de *La Minerve* évoquée par son père, Cathalan pense qu'avec l'expiration du contrat de Morris qui allait survenir cette année-là, il faudrait établir un nouveau contrat pour 1788 et les années suivantes avec les conditions suivantes :

1) que les fermiers généraux règlent de manier égale les prix, les conditions de paiement, et les tares dans tous les ports de France, en tout cas à Marseille et à Sète, où « quand on compte les frais d'assurance, de fret additionnel, etc. cet article devrait être payée au moins 20 sols de plus que dans les ports du Nord » ;

réussi en 1785 par un contrat valide pour 3 ans à devenir le fournisseur privilégié des Fermiers Généraux de France. Ceux-ci avaient eux-mêmes par décision royale le monopole de l'importation du tabac et l'avait réservé aux ports de Bordeaux, Morlaix, Le Havre et Dieppe. Ce contrat plus ou moins secret fut découvert un an plus tard et devint la cible d'attaques au nom du libre commerce et Jefferson et Lafayette furent les plus proéminents avocats d'une réforme de ces pratiques douteuses. Eux et leurs amis obtinrent en mai 1786 par un compromis signé à Berni en France que le contrat de Morris ne serait pas renouvelé à expiration, et que le syndicat des Fermiers Généraux achète immédiatement du tabac d'autres fournisseurs aux mêmes conditions dont avaient bénéficié Morris.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

2) qu'ils paient à tarif fixe certaines quantités de tabacs de Virginie et d'autres qualités devant être importés au Havre, à Dieppe, Morlaix, Bordeaux et Marseille pour Sète ;

3) que s'il y avait des importations additionnelles à celles spécifiées pour un certain port, « qu'ils soient alors libres de traiter à moindre prix les paquets excédentaires ou ne pas du tout les acheter. »

Les fermiers généraux seraient ainsi certains de la quantité fournie, et les marchands de ce à quoi ils s'engagent ; « sinon les fermiers ont tout loisir d'abaisser d'un jour à l'autre les prix parce qu'ils ont le monopole de l'achat. Personne, sinon votre Excellence, ne peut faire une telle proposition à la Cour pour cette affaire, si vous la trouvez bonne et avantageuse au commerce de votre pays ; et je vous prie de me faire connaître vos sentiments à cet égard pour ma propre gouverne. »

Cathalan indique ensuite que si les fermiers généraux acceptent de traiter avec les négociants pour une certaine quantité de tabac, il entreprendra d'en obtenir une portion pour Marseille ou Sète. Il suggère que les fermiers généraux abaissent suffisamment les prix des tabacs à priser et à rouler pour qu'ils puissent bien se vendre à l'étranger.

« Cela deviendrait une branche de commerce qui pourrait devenir considérable, et cela ouvrirait de nouveaux échanges avantageux à l'Amérique et à la France. ... Il n'y a aucun doute que la consommation de tabac s'en accroîtrait, et je pourrai traiter pour une l'achat sur plusieurs années d'une quantité définie de tabac à manufacturer à Sète, s'ils s'engagent à le vendre n'importe où ; ce serait une bonne affaire si par votre crédit vous pourriez l'obtenir, et le mieux serait d'en faire la requête au Contrôleur général ou Monsieur de Toulouse ; il suffirait que votre Excellence essaie seulement d'entrer en matière et si cela ne pose pas trop de difficultés, je ferai alors sur la base de votre réponse un mémorandum sur le sujet, ou j'irai même à Paris si nécessaire. »

Cathalan ajoute dans cette lettre du 30 juin qu'il avait été très surpris de lire dans le Journal de Provence que Barclay²⁷ avait été emprisonné

²⁷ Barclay, le consul américain à Bordeaux était aussi agent extraordinaire des États-Unis auprès de "l'empereur" du Maroc. Il y fut en arrêté sur ordre du Parlement de Bordeaux pour motif de dette et condamnation obtenue à son encontre Paris par les sieurs Val & Pat French, neveu & C^{ie}. Barclay fut relâché cinq jours plus tard, le 19 mai 1787, le Parlement ayant réalisé que son statut consulaire lui conférait l'immunité diplomatique. Grâce à l'intervention de Jefferson qui avait totalement confiance en son honnêteté, il put même s'embarquer pour l'Amérique le 2 août suivant.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

pour dettes envers V. & R. French & Neveu de Bordeaux, suivi de sa remise en liberté.

« J'en suis d'autant plus surpris qu'en plusieurs occasions ces messieurs m'ont écrit qu'eux et moi pourrions être sûrs qu'avec patience nous serions payés par lui (Barclay). »

Cathalan espère que d'autres créanciers ne seront pas satisfaits de cette exclusion et que bien qu'il n'entreprenne pas d'action judiciaire contre Barclay, il doit s'assurer « qu'il recevra proportionnellement autant qu'ils recevront ».

Puisque Thomas Jefferson était passé par Bordeaux à l'époque, Cathalan lui demande son point de vue sur l'affaire et de l'information sur ce que Barclay comptait faire et où on pourrait le trouver.

Le charpentier du navire américain *Sally*, mis à quai avec l'équipage par suite de la vente du vaisseau à Marseille, « en est devenu fou. ... C'est triste, mais il est devenu si furieux que les magistrats m'ont fait savoir qu'il allait être mis à l'asile, » où il est enfermé depuis quinze jours. On a fait l'inventaire de ses malles et les 15 louis et 3 couronnes qu'on y a trouvés ne pourront pas suffire à couvrir les coûts d'un séjour prolongé, qui coûte 12 sols par jour pour un étranger. Il est maintenant, Dieu merci, beaucoup mieux, il prend des bains et le docteur pense qu'il va guérir. » Cathalan demande l'avis de Jefferson et comment effectuer le paiement « au cas où il doit être enfermé pour plus longtemps qu'il ne peut payer ».

Il inclut les bordereaux pour le riz ; il a vendu les 20 tonneaux de riz de Caroline à 16 £ par quintal. Il a vu l'analyse faite dans le mercure de France à propos des *Notes sur la Virginie* écrites par Jefferson²⁸.

« Je ne peux me procurer ce livre ici aussi serait-ce une nouvelle obligeance de ma part si vous pouviez me l'envoyer. »

Réponse de Jefferson – juillet 1787

Voici comment Jefferson répondit²⁹ à ces lettres d'Étienne Cathalan le Jeune :

²⁸ L'original parût en 1782, et il venait d'en paraître une traduction française.

²⁹ Jefferson avait reçu la 1^{ère} à Sète le 13 mai, et avait reçu les autres à Paris où il était revenu le 10 juin, mais ne put y répondre que plus tard.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Monsieur,

Paris, 21 juillet 1787

« J'ai reçu ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer le 9 mai au moment où je montais à bord de la péniche au départ de Sète, ce qui m'a empêché de répondre depuis cette localité.

« À mon arrivée ici, j'ai pensé que je prendrai l'occasion de régler ma dette envers vous en faisant un peu connaissance avec le sieur John Lambert³⁰. Une ou deux tentatives de lui rendre visite chez lui augmentées de fâcheux contretemps – bien connus en ce qui concerne les hommes d'affaires, m'ont empêché de le voir jusqu'à hier, et cela m'a amené au temps présent avec un perpétuel remords sur la conscience de ne pas vous écrire, et avec ce projet constant que ce serait demain, et encore demain.

« Au bout du compte je l'ai vu, je lui ai payé les 85 £ 4 sols que vous avez été si bon de m'avancer, et je suis enfin installé à mon secrétaire pour vous dire merci de votre gentillesse, et aussi vous remercier ainsi que votre famille pour les mille bontés qu'ils m'ont témoigné à Marseille.

« Il ne manquait à mon voyage, après vous avoir quitté, que la compagnie de madame Cathalan et de vous-même pour le rendre parfaitement agréable. J'en ai surtout été privé sur le canal du Languedoc, où cette manière de voyager accompagné eût été charmante.

« Je dois beaucoup à M. Meinadier fils, pour le choix d'un bon équipage depuis Agde et pour ses attentions de tous les moments jusque-là ; de cela, je vous suis reconnaissant pour vos recommandations et pour sa bonté.

« Je suis honoré de la lettre de votre père daté du 30 juin et comme il ne parle pas anglais, et que je ne peux écrire en français, je dois me départir de lui répondre par votre intermédiaire. Je le remercie pour ses conseils au sujet du tabac.

« Je suis maintenant en train de faire des arrangements à ce sujet afin que tout soit en ordre au moment où le contrat de Mr. Morris et la résolution de Berni auront expiré. Quelle forme cette affaire va-t-elle prendre ? ou quelle sera la nature des arrangements ? – s'il y en aura même, je ne suis pas encore capable de le dire. Je prendrai soin de vous informer le moment où une décision sera prise.

³⁰ Sir John Lambert (1728–99), troisième baronnet de ce nom, était un banquier parisien dont les ancêtres, avant de s'installer en France, avaient quitté le Devon pour l'île de Ré, puis étaient retournés en Angleterre.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Les affaires publiques dont Mr. Barclay a reçu la charge lui ayant imposé de se rendre au Congrès, c'est dans l'intérêt de ses créanciers, de sa famille et de lui-même qu'il a dû repartir là-bas. Je ne savais rien de ses affaires ici. Il a des biens en Amérique, qu'il m'a assuré être plus que suffisants pour satisfaire tout ce qu'on peut lui réclamer. Il y est parti avec la résolution de convertir immédiatement ces biens en argent, et de collecter les dettes qu'on lui doit là-bas, afin d'avoir les moyens de payer ses dettes.

« Ce que je pense de son intégrité est tel que je n'ai aucun doute qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour rendre justice à ses créanciers, et je sais trop bien son grand désir que M. Cathalan père soit satisfait, au point que s'il doit choisir entre créanciers, il sera parmi ceux auxquels il donnera la plus grande préférence.

« M. Barclay est un homme honnête et honorable, et il sera plus enclin à payer ses dettes par bonne conscience que par tous les procès que la loi pourrait mettre sur pied contre lui.

« Aucun arrangement n'ayant encore été jamais fait pour des cas tels que celui du charpentier du navire américain Sally, je suis incapable de vous répondre à ce sujet. Je forme l'espérance que son argent suffira jusqu'au moment où il retrouvera le bon sens, ou jusqu'à ce que nous recevions des instructions comment faire en ce cas et d'autres cas similaires.

« M. Cathalan père désire un exemplaire de mes *Notes sur la Virginie*. Si vous voulez bien avoir la bonté de me donner un canal par lequel vous l'envoyer de manière sûre, je me ferai l'honneur de vous envoyer une copie, soit de l'original, soit de la traduction. En ce qui concerne la traduction, je dois vous dire qu'elle est tellement changée, à la fois dans le fond et dans la forme, et qu'elle ne présente que ce que j'aurais dû écrire, selon l'opinion d'un meilleur juge, et non pas ce que j'ai exactement écrit !

« Présentez mes sentiments affectueux à M^{mes} Cathalan, mère et fille³¹ : dites à cette dernière que je me nourris de l'espoir de la voir un jour à Paris. Mes respects amicaux reposent aussi sur votre père, et recevez vous-même les assurances de mon estime et de ma considération avec lesquelles j'ai l'honneur, cher Monsieur, d'être votre plus obéissant et plus humble serviteur.

Th. Jefferson »

³¹ Marie Hugues (1721-1810) la mère, épouse d'Étienne Cathalan le Père, et Charlotte Angleys (1763-1805) la belle fille.

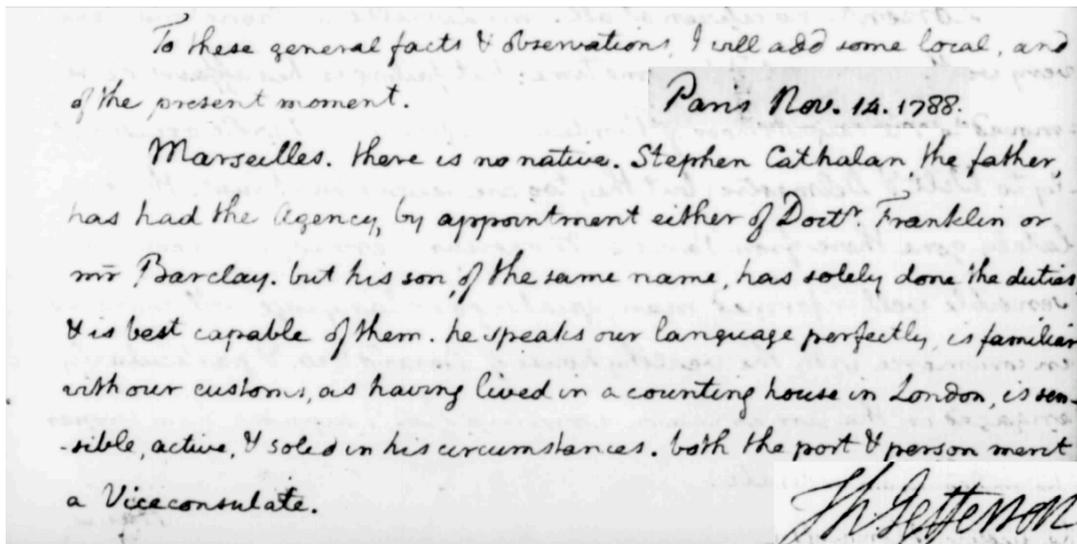
Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson évalue et apprécie Cathalan – 1787/1788

Le 2 août 1787, Cathalan écrivait encore à Jefferson une lettre à Paris, lui racontant les événements politiques de la région, lui exprimant la reconnaissance que sa famille avait envers Thomas Barclay³², et lui demandant formellement d'appuyer sa candidature au poste de consul.

En septembre 1787, Jefferson retourna l'hospitalité de Cathalan en l'invitant à Paris. Et les contacts épistolaires ne firent qu'augmenter depuis ce moment-là.

Un an plus tard faisant un rapport au Département d'État sur la situation de la représentation consulaire et des agences commerciales en France, Jefferson écrivait de Paris au Secrétaire des Affaires Étrangères, John Jay, le 14 novembre 1788 qu'il serait utile, là où il n'y avait pas de citoyen américain capable de devenir consul, de tout de même nommer au poste de vice-consul des étrangers capables de satisfaire aux intérêts de la jeune nation d'outre Atlantique :



Extrait de la lettre de Jefferson recommandant Cathalan comme Vice-Consul

« ... À ces observations faites en général, je vais en ajouter certaines locales et du moment présent.

« Marseille – Il n'y a pas de natif américain³³. Étienne Cathalan, le Père, a obtenu la représentation de l'agence commerciale par

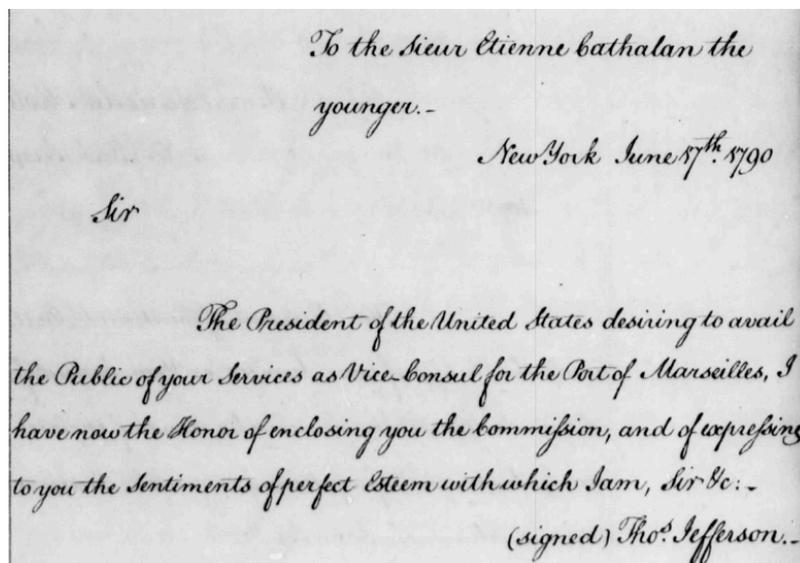
³² Thomas Barclay avait été non seulement le premier consul Américain à servir les intérêts des États-Unis à l'étranger, mais en 1786, il avait négocié avec succès la libération des marins américains otages en Algérie. Il s'était très endetté auprès de Cathalan père, mais la dette fut réglée bien des années plus tard.

³³ Par décision du gouvernement de la jeune république américaine, seul un natif américain aurait droit à porter le titre de consul. Mais il était possible qu'un étranger soit nommé vice-consul.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

nomination soit du Docteur Franklin³⁴, soit de M. Barclay. Mais son fils, du même nom, est celui qui a vraiment rempli ce rôle, et il est le mieux capable d'en assurer les devoirs. Il parle notre langue parfaitement, il est familier de nos usages, ayant vécu dans une maison comtable à Londres, il est perceptif, actif et solide malgré les circonstances qui sont les siennes³⁵. Le port et la personne méritent qu'on y nomme un vice-consul. ... »

Mais la recommandation ne porta pas immédiatement ses fruits et le poste ne fut attribué que deux ans plus tard à Cathalan, au moment où Jefferson devint lui-même Secrétaire d'État, par une résolution du Président Washington du 4 juin 1790 et entérinée le 17 juin suivant au Sénat des États-Unis.



Nomination d'Étienne Cathalan au poste de Vice-Consul pour le port de Marseille

Jefferson voit venir la Révolution – 1788/1789

Quelques jours plus tard, le 25 novembre 1788, Jefferson faisait preuve de sa grande perspicacité politique en écrivant à Cathalan : « Il semble que la paix s'établira entre le Danemark, la Suède et la Russie et que cela continuera entre la France et l'Angleterre. Le roi d'Angleterre est décidément fou³⁶. Le parlement siège, mais nous ne pouvons encore envisager ce qu'il compte faire. Il établira probablement une régence. »

³⁴ Benjamin Franklin (1706-1790) avait précédé Thomas Jefferson de 1776 à 1785 au poste d'ambassadeur plénipotentiaire étasunien à Paris.

³⁵ L'agitation pré-révolutionnaire commençait à fermenter à Marseille.

³⁶ Georges III (1738-1820) qui, au cours d'attaques répétées, perdait effectivement la raison.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Puis passant à la situation en France :

« Les notables ont à juste titre perçu leur popularité en votant que le tiers-état aura seulement un nombre égal de membres que les nobles et le clergé. La cour aurait souhaité qu'il ait autant de voix que les nobles et le clergé réunis. ... Je ne suis pas prophète, mais, de toutes façons, cela finira mal pour les prêtres et les nobles. »

L'année suivante, Jefferson fut témoin des événements conduisant à la prise de la Bastille le 14 juillet 1789. Sa correspondance diplomatique adressée depuis Paris à John Jay qui avait pris le titre de Secrétaire d'État, donne un récit intéressant de la prise de pouvoir graduelle prise par le tiers état aux États Généraux et des hésitations de la monarchie conduisant aux coups de force du peuple culminant en juillet.

Pendant ce temps, Cathalan écrivait régulièrement à Jefferson pour le tenir au courant des événements de Marseille. Il lui recommanda l'oncle maternel de son épouse Charlotte, Louis Lejeans³⁷ qui avait été élu député de Marseille à la première Assemblée législative et à l'Assemblée constituante. Mais consciencieusement occupé par ses nouveaux devoirs de représentant du peuple, Louis Lejeans ne fut jamais à loisir de rencontrer Jefferson pendant le temps que celui-ci se trouvait encore à Paris.



Charlotte Angleys et son époux Étienne Cathalan – Lavis sur fer blanc réalisé en 1795 par Gilles Louis Chrétien, musée Fogg de Harvard, Massachussets

³⁷ Frère de Jeanne Thérèse Lejeans (1732-1796), la mère de Charlotte. Louis Honoré Lejeans, né le 29.05.1734 à Marseille, décédé le 04.05.1794 à Marseille, avait épousé en 1775 Marie-Jeanne Clary (1764-1815), demi-sœur de Julie Clary (1771-1845) qui épousa en 1808 Joseph Bonaparte (1768-1844) futur roi de Naples, puis d'Espagne, et aussi de Désirée Clary (1777-1860) qui épousa en 1798 Jean-Baptiste Bernadotte (1763-1844) futur roi de Suède.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Journal of the executive proceedings of the Senate of the United States of America, 1789-1805

THURSDAY, June 17, 1790.

The Senate resumed the consideration of the message from the President of the United States, of the 4th of June; and, on motion that it be Resolved, That it may be expedient to advise and consent to the appointment of foreigners to the offices of Consuls or Vice-Consuls for the United States;

A motion was made to postpone this to take up the following:

Resolved, That, in the opinion of Senate, the appointment of Consuls and Vice-Consuls should be confined to citizens of the United States, except in special cases of urgent necessity. It passed in the negative; and,

On the main question, it passed in the affirmative.

Resolved, That the Senate do advise and consent to the appointment of Edward Church, of Massachusetts, to be Consul of the United States of America for the port of Bilboa, in the kingdom of Spain, and for such parts of the said kingdom as shall be nearer to the said port than to the residence of any other Consul or Vice-Consul of the United States in the said kingdom.

Bilboa.

Cowes.--Of Thomas Auldjo, of the kingdom of Great Britain, to be Vice-Consul of the United States of America for the port of Cowes, and such parts of the same kingdom as shall be nearer to the said port than to the residence of any other Consul or Vice-Consul of the United States within the said kingdom.

Marseilles. -- Of the **Sieur Etienne Cathalan, the younger**, of the kingdom of France, to be Vice-Consul of the United States of America for the port of Marseilles, and for such parts of the same kingdom as shall be nearer to the said port than to the residence of any other Consul or Vice-Consul of the United States within the same kingdom; and

Of John Parish, merchant, of Hamburgh, to be Vice-Consul of the United States of America for Hamburgh.

Hamburgh.

Ordered, That the consideration of the nomination of the Sieur de La Motte be postponed.

Ordered, That the Secretary lay before the President of the United States the proceedings of the Senate upon his message of the 4th of June, 1790.

La minute sénatoriale entérinant la nomination de Cathalan

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson nomme Cathalan Vice-Consul - 1790

Jefferson avait demandé depuis fin 1788 l'autorisation de prendre un congé de quelques mois pour s'occuper de ses affaires privées en Virginie et de donner à sa famille la chance de retrouver là-bas parents et amis. Les événements et contretemps furent nombreux et il ne put en fait s'embarquer que fin octobre 1789 depuis Le Havre.

De retour en Amérique, après un séjour à Monticello, il accepta l'offre de Georges Washington de devenir le Secrétaire d'État³⁸ (l'équivalent du ministère des Affaires Étrangères), remplaçant ainsi à New York son ancien supérieur John Jay³⁹ à partir de mars 1790.

Et, nous l'avons vu, ce fut le 4 juin 1790 que Cathalan fut nommé Vice-Consul des États-Unis à Marseille. Cette commission lui fut signifiée par une lettre de Jefferson datée du 6 juin 1790.

Le 26 août 1790, ne voulant laisser planer aucun doute sur le caractère politique de cette commission, Jefferson expliquait avec précision ce qu'il attendait des devoirs de cet office :

1) tous les 6 mois, un rapport détaillé sur les bâtiments américains faisant escale aux ports du district assigné au vice-consul (Marseille et Sète pour Cathalan) ;

2) information sur tout mouvement de guerre, ou de faits politiques ou commerciaux pouvant affecter les États-Unis ;

3) la faculté de porter l'uniforme de la Marine : « les Consuls et Vice-consuls des États-Unis sont libres de porter l'uniforme de la Marine américaine, si la nécessité leur en incombe. C'est une veste bleu sombre avec les revers, la doublure et les manchettes rouges, ces dernières avec entaille, et le col droit ; le gilet est rouge, lacé ou non, au choix de celui qui le porte, et les pantalons bleus ; les boutons sont jaunes avec une ancre munie de sa gumène⁴⁰ ; les bicornes sont noirs et les épées courtes. »

Cette lettre se terminait par le plus judicieux des conseils, caractéristique de la propre façon de faire de l'illustre Jefferson : « Il sera le mieux de ne pas fatiguer le Gouvernement de votre lieu de résidence, ou ceux qui dépendent de son autorité, avec des demandes pour des choses sans importance. Cajolez leurs bonnes dispositions pour des occasions qui en valent la peine, et que toutes vos requêtes auprès

³⁸ L'équivalent du ministère des Affaires Étrangères en France.

³⁹ John Jay (1745-1829) venait d'être nommé au poste de "Chief Justice", c'est-à-dire Président de la Cour Suprême.

⁴⁰ Le câble représenté attaché à l'anneau et entortillé autour de l'ancre s'appelle la "gumène".

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

d'eux soient couchées en des termes des plus polis et amicaux, ne vous laissant en aucune occasion emporter par une seule expression qui pourrait irriter. » Nous verrons que Cathalan sut écouter ce conseil.



L'uniforme décrit par Jefferson ressemble à celui du 2^e personnage de gauche

Une autre lettre de Jefferson datée du 7 septembre 1790 confirmait à Cathalan que le titre de Vice-Consul (imposé par le fait qu'il n'était pas natif américain) n'impliquait absolument pas la moindre subordination à des natifs américains nommés consuls dans d'autres districts.

Cathalan remercia Jefferson de sa nomination en termes emplis de sincère reconnaissance, et s'employa immédiatement à montrer beaucoup de zèle dans sa correspondance à l'informer de tout ce qui pourrait l'intéresser sur le plan maritime, commercial ou politique.

Il montra de l'initiative, par exemple en recommandant la négociation d'un traité entre les États-Unis et le dey d'Alger. Il fallait en effet résoudre le meilleur moyen de libérer les captifs américains croupissant dans les geôles du dey d'Alger après leur capture par des pirates barbaresques. Avec l'avènement d'un nouveau dey, Hassan Pacha, en juillet 1791, Cathalan jugeait le nouveau dey beaucoup plus ouvert à la possibilité d'un tel traité et proposait même sa propre candidature à se rendre à Alger pour entreprendre une telle négociation⁴¹.

⁴¹ Ce fut David Humphrey (1752-1818), ambassadeur au Portugal qui fut finalement chargé de la négociation qui aboutit à la libération des captifs, mais au prix d'un lourd tribut. Alors qu'existait

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson importe depuis Marseille – 1788/1797

Au-delà de tels soucis géopolitiques, Jefferson avait alors l'ambitieux projet d'implanter la culture de l'olivier et de développer la consommation de l'huile outre Atlantique. Une lettre de Jefferson à Cathalan datée du 1^{er} mai 1791 le remerciait pour un envoi de jeunes oliviers. Ces envois avaient commencé dès 1788. Jefferson lui avait demandé alors depuis Paris de les expédier non pas vers Boston, par risque du gel, mais vers Charleston, en faisant deux expéditions séparées, pour diviser les risques, l'une directement de Marseille, et l'autre par Bordeaux, en passant par le canal du Languedoc. Il lui demandait d'y ajouter « quelques plants du meilleur mûrier pour le travail de la soie ».

Le 2 décembre 1792, dans une longue lettre, où en homme précis il n'omettait aucun détail, Jefferson proposait à Cathalan un projet pour le compte de la Société d'agriculture de Charleston. Il s'agissait non moins que d'acheter un terrain à Marseille, d'y cultiver des oliviers, et d'envoyer chaque année des plants en Caroline : une pépinière ! Tout était prévu dans les instructions : la surface du terrain, son coût, le salaire de l'homme qui allait cultiver, le prix du transport par le canal du Languedoc et Bordeaux. Pour éviter toute surprise dans le budget à prévoir, la dépense envisagée était doublée. Qui s'occuperait de la direction des opérations ? Nul autre que ce bon monsieur Cathalan, et sa récompense serait : « la conscience du devoir accompli, nos remerciements et ceux d'une postérité reconnaissante ». Il deviendrait alors : « le père de notre plantation d'oliviers ». Jefferson prévoyait aussi d'ajouter aux oliviers les plants des meilleurs figuiers et des meilleures vignes.

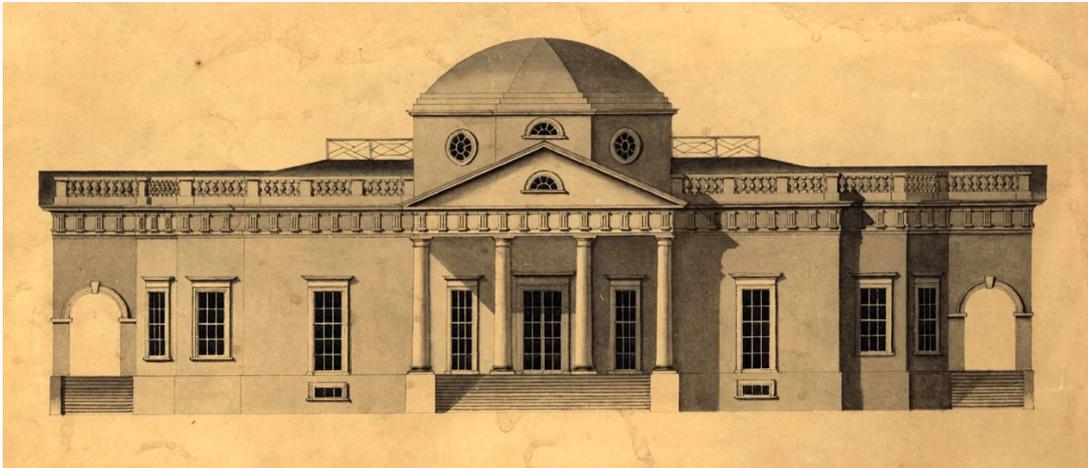
Le vin, les figues, les olives et leur huile, les mûriers n'étaient pas d'ailleurs les seules denrées auxquelles Jefferson s'intéressait, une fois de retour outremer. Il demanda à Cathalan, à plusieurs reprises, des produits qu'il avait appréciés lors de son séjour en France : des macaronis, des câpres, des anchois, du thon mariné, des artichauts, des truffes du Périgord, des pistaches, des pruneaux, des dattes, des amandes, et autres fruits séchés. Il ne se contentait pas de les consommer, mais les faisait découvrir à ses amis et connaissances.

Cathalan reçut aussi des commandes de James Madison, l'ami virginien de Jefferson, et aussi du sénateur Butler qui déclarait que s'il

aux États-Unis une forte opposition politique à la construction d'une marine de guerre, la belligérance des États barbaresques finit par emporter les oppositions et entraîner la promulgation de l'établissement d'une marine de guerre jugée nécessaire pour protéger les intérêts américains en mer. Le "Naval Act" de 1794 fit naître la marine de guerre américaine, la "United States Navy".

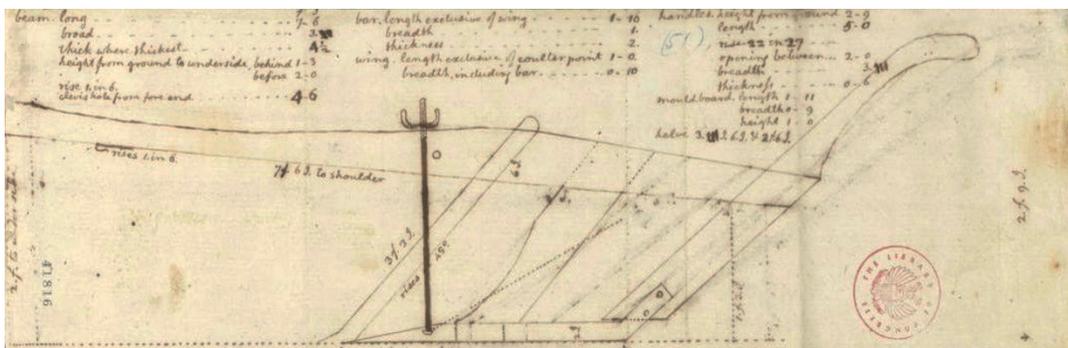
Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

s'estimait connaisseur en vins, il n'avait accepté à sa table que des vins de toute première qualité. Tous ces envois lui étaient alors ponctuellement réglés par l'entremise de la maison Du Pont de Nemours.



Monticello en 1803 – Dessin de Robert Mills

Jefferson resta au poste de Secrétaire d'État jusqu'en 1794. Marqué par son opposition à la politique du Secrétaire du Trésor, Alexandre Hamilton, trop anglophile à son goût, Jefferson se retira alors à Monticello, pensant alors pouvoir se consacrer à sa passion pour l'agriculture. Il inventa même un nouveau modèle de charrue dont un modèle est déposé au Conservatoire des arts et métiers à Paris.



Dessin d'une charrue par Thomas Jefferson, ca. 1794

La correspondance des deux côtés de l'Atlantique ne cessa pas pendant cette période, même si pour son office de vice-consul, Cathalan devait maintenant écrire aux nouveaux Secrétaire d'État Edmund Randolph puis Thomas Pickering qui avaient successivement pris la place de Thomas Jefferson. Début 1797, Cathalan recommanda par exemple la nomination de son cousin par alliance Nicolas Clary natif de Marseille comme vice-consul de Nice où celui-ci était devenu résident.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Le 17 mai 1797, Cathalan remercie Jefferson de sa lettre du 5 juin 1796 dans laquelle Jefferson lui avait donné d'utiles informations sur les meilleurs moyens de placer de l'argent en Amérique. Cathalan plaça ainsi 6000 Dollars à la banque des États-Unis, achetant 12 obligations à 400 Dollars pour lesquelles il allait recevoir 4% d'intérêt tous les 6 mois, préférant cela à des placements immobiliers qui aurait été plus risqués, ne se trouvant pas sur place pour gérer de tels investissements.



*Entrée du couvent des Anglaises, rue des Fossés Saint-Victor –
dessin anonyme au musée Carnavalet*

Dans la même lettre il indique qu'Étienne Cathalan le Père est âgé de plus de 80 ans, qu'il a la chance d'être en bonne santé, et qu'il se rend vaillamment à pied chaque jour à une petite maison de campagne que son fils a achetée sur la côte. Il indique aussi avoir envoyé le 9 mai 1797 sa seule fille à Paris pour parfaire son éducation dans le « ci-devant couvent des Anglaises⁴² » où elle restera 2 ou 3 ans, après avoir été encouragé de s'en séparer par la duchesse d'Orléans qui a eu l'amabilité de lui promettre d'en prendre soin comme si elle était sa mère. Cathalan ose espérer que ses enfants (les princes d'Orléans exilés) seront lui venus présenter leurs respects à l'arrivée de Jefferson dans ce qui était encore la capitale américaine, Philadelphie.

⁴² Eulalie *Marthe* Cathalan (1784-1837) que l'on envoie ici en pension à Paris à l'âge de 13 ans pour 3 ans était la fille unique d'Étienne Cathalan et de Charlotte Angleys. Elle épousa plus tard en 1805 *Jean Baptiste Amable Nicolas Samatan* (1782-1815). Le couvent des Bénédictines Anglaises, fondé en 1664 dans le Faubourg Saint-Honoré eut une histoire bien mouvementée sous la Révolution et la Terreur. Les sœurs furent emprisonnées à Vincennes, puis transférées dans un autre couvent rue des Fossés avant de pouvoir rouvrir leur pensionnat en 1795. Elles purent alors accueillir une trentaine d'élèves. Mais en 1799 on voulut de nouveau les faire repartir pour l'Angleterre avant que Bonaparte ne mette un terme à ces menaces lorsqu'il devint Premier Consul l'année suivante. George Sand y fut plus tard pensionnaire.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson à la vice-présidence, puis la présidence – 1797-1809

Voici, en effet, qu'en 1797, la politique était revenue chercher Jefferson hors de son domaine si prisé de Monticello : il devint vice-président sous John Adams⁴³, puis remporta contre lui l'élection présidentielle en 1801. Ce fut durant cette première présidence qu'il fit un coup de maître en faisant négocier l'achat de la Louisiane à Bonaparte, doublant alors la surface du pays pour un coût d'un peu plus de 15 millions de Dollars⁴⁴. Il lança alors la fameuse expédition de Lewis et Clark vers l'ouest.

Réélu pour 4 ans en 1805, Jefferson eut une 2^{ème} présidence plus difficile en cherchant à préserver la neutralité de son pays face aux guerres napoléoniennes, et en voyant le pays se désunir à cause des intrigues de son ancien vice-président Aaron Burr. Bien qu'il eût pu encore gagner un troisième mandat, Jefferson préféra se retirer sur ses terres et se consacrer à tout ce qui l'intéressait : l'agriculture, ses collections, ses livres, etc. Il dessina les plans de la future université de Virginie, et continua sa correspondance avec son fournisseur et ami Cathalan, nous en verrons de nombreux et lumineux extraits.

Cathalan, Hippolyte Angleys, et la fièvre jaune – 1796/1799

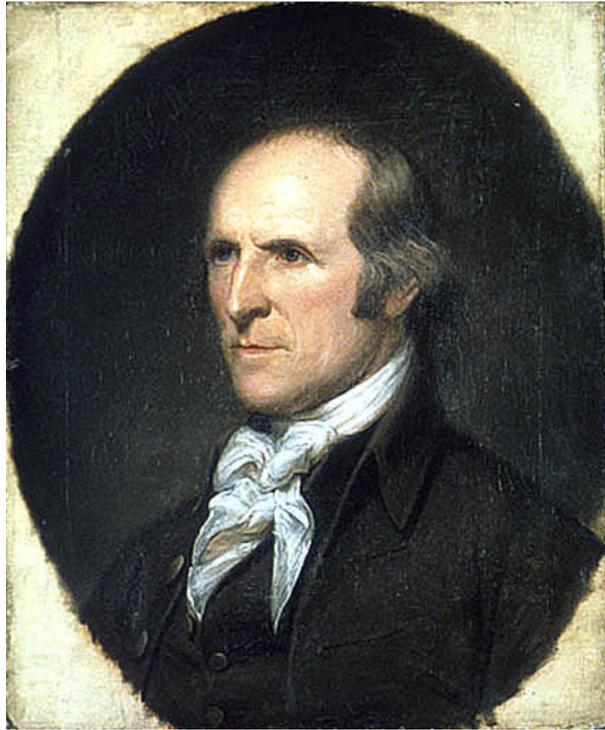
Dès sa nomination consulaire en 1790, Cathalan ne fit d'ailleurs pas seulement qu'avantager les relations commerciales entre le sud de la France et l'Amérique. Il apporta des contributions dans d'autres domaines. Il intervint, par exemple, entre 1791 et 1792 pour tenter de faire libérer des marins américains captifs du dey d'Alger. Il s'employa aussi en 1792-1793 à faire venir du blé depuis les États-Unis à Marseille pour mieux nourrir la population affamée. Et on le voit en 1799, soumettre, à la requête du Secrétaire d'État, Timothy Pickering⁴⁵, un *Recueil de pièces relatives à la fièvre jaune d'Amérique*. En voici les circonstances.

⁴³ Très différent en apparence et en personnalité de Jefferson qui était grand, élégant et porté à être philosophe et pragmatique en toutes choses, John Adams (1735-1826) était court et corpulent de taille, et facilement empreint d'émotions, mais cela n'empêcha pas ces deux êtres si différents à développer, en dépit d'importantes divergences sur le plan politique, une solide amitié motivée par le désir de faire ce qu'il y aurait de mieux pour leur pays. Ayant échangé une énorme correspondance, ils moururent à quelques heures d'intervalle le même jour, le 4 juillet 1826, 50^e anniversaire de la Déclaration d'Indépendance, un signe vu alors par certains comme un clin d'œil de la Divine Providence !

⁴⁴ Équivalent à moins de 200 millions d'Euros de nos jours.

⁴⁵ Timothy Pickering (1745-1829), très anglophile, avait une mauvaise image des Français, et devenu sénateur s'opposa à Jefferson en 1811, ce qui lui valut d'être exclu de sa charge.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Timothy Pickering – par C.W. Peale

Hippolyte Angleys, dernier fils du négociant Joseph Angleys et donc frère cadet de Charlotte, l'épouse de Cathalan, est rapporté dans les *Collections – Massachusetts Historical Society* - Boston 1896 comme étant décédé de la fièvre jaune à Philadelphie, Pennsylvanie, avant le 21 octobre 1797. Hippolyte était né le 9 septembre 1768 et suivait les traces de son père et de ses frères Louis et François Augustin⁴⁶ dans le négoce marseillais. Il s'embarqua le 5 novembre 1796 pour les États-Unis sur le voilier suédois Le Jupiter depuis Marseille, en même temps que les princes d'Orléans que l'on exilait là-bas⁴⁷, mais eut la malchance de devenir victime de la fièvre l'été qui suivit dans Philadelphie.

Cette épidémie avait commencé en bordure de mer en août 1793, et gagna rapidement la ville, devenant de plus en plus virulente dans cette fin d'été et pendant tout l'automne de cette année-là. La mortalité fut tout de suite si importante, et la panique si généralisée qu'il fut vite impossible de trouver des infirmières pour prendre soin des malades, ni d'hommes valides pour enterrer les morts. Plus de 4000 personnes moururent sur une population d'environ 25 000 hommes ou femmes qui

⁴⁶ Voir des détails biographiques sur Louis Angleys 1762-1820 et François Augustin, dit Auguste 1765-1840 dans *Histoire de Joseph Angleys 1713-1820 et sa descendance* (documents de généalogie du site www.pxangleys.com déjà mentionné).

⁴⁷ Voir au site cité ci-dessus en référence l'histoire mélodramatique et peu connue des infortunés princes d'Orléans finalement sortis de la prison du fort Saint-Jean à Marseille avec l'assistance de Cathalan et de son épouse dans : *Charlotte Angleys (1763-1805) 1^{ère} épouse du vice-consul des États-Unis à Marseille, Étienne Cathalan, et marraine d'un fils naturel du duc de Montpensier.*

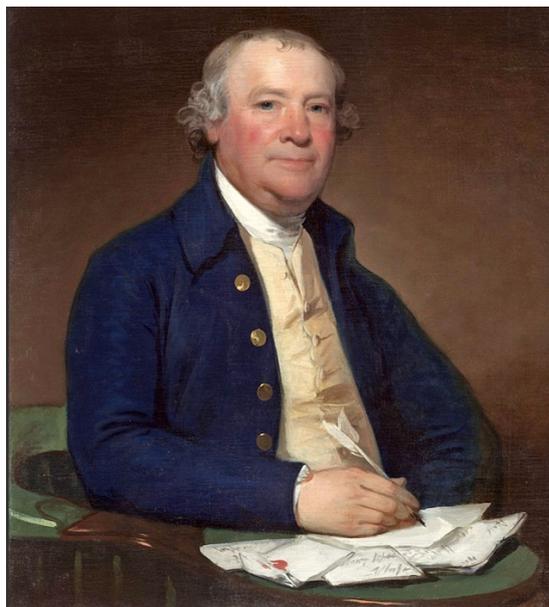
Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

n'avait pas fui les zones infectées. Les églises, la bibliothèque et autres lieux publics furent fermés, y compris la maison du café.

Une nouvelle épidémie presque aussi violente se manifesta de nouveau en 1797, celle qui coûta la vie à Hippolyte, et d'autres en 1798, 1802 et 1820. On chercha à mieux comprendre ce que d'autres cités victimes de telles épidémies avaient fait pour combattre de tels maux. Marseille était l'une d'elle, puisque qu'elle avait été effroyablement atteinte de la peste en 1720 ; mais, en ce qui concerne la fièvre jaune dont on attribuait l'origine au commerce intense avec les Antilles, ces îles étant elles-mêmes régulièrement affectées, la cité phocéenne avait su se préserver, semble-t-il, d'une telle calamité.

Le Secrétaire d'État des États-Unis, Timothy Pickering, demanda depuis Philadelphie dans une lettre du 15 décembre 1798 adressée au Vice-Consul de Marseille, M. Cathalan le Jeune, de lui faire savoir comment la ville s'était organisée pour faire face à l'attaque insidieuse de cette épidémie venue d'ailleurs. Voici des extraits de sa lettre :

« Monsieur, l'année dernière j'eus un triste devoir à accomplir en vous annonçant la mort de votre beau-frère, de la fièvre jaune, en cette ville ; et maintenant je dois vous faire part de la mort, de la même maladie, de votre ami et le sien, Mr. Joseph Anthony⁴⁸, qui est généralement regretté. Cette année-ci elle a été plus maligne et plus fatale qu'en 1797 ; plus de 3 600 personnes sont mortes pendant les trois mois de sa durée, quoique probablement trois quarts ou quatre cinquièmes des habitants eussent quitté cette ville. ...



Joseph Anthony vers 1795 – par Gilbert Stuart

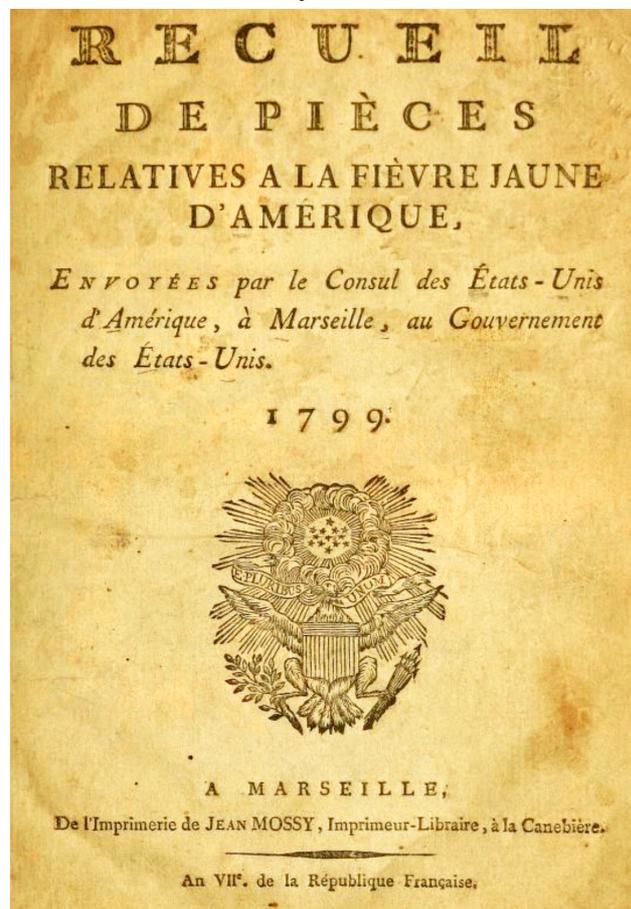
⁴⁸ C'était le capitaine Joseph Anthony (1738-1798) qui était devenu un négociant prospère de Philadelphie.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Comme le congrès des États-Unis et nos législatures d'état portent leur plus sérieuse attention vers les moyens de prévenir cette calamité à l'avenir, et qu'ils peuvent entre autres expédients, établir des lazarets et des lieux pour recevoir les marchandises importées pendant qu'elles sont en quarantaine ; et comme les établissements à Marseille pour empêcher l'introduction de la peste sont reconnus comme étant les plus complets en Europe, je vous demande, comme une faveur particulière, de m'envoyer le meilleur état imprimé de cette institution ; ou s'il n'y avait rien d'imprimé d'avoir la bonté de compiler, d'après vos propres connaissances et informations des officiers conservateurs de santé et toute autre personne de l'art les mieux instruites sur cette matière, des détails complets sur cet établissement, en m'envoyant des triplicata. »

Cathalan reçut la lettre de Pickering au début de mai 1799 et s'employa immédiatement à le satisfaire. Il envoya le 15 floréal, an VII (4 mai 1799) un vibrant appel aux médecins et administrateurs d'hôpitaux de la ville, et consulta aussi la faculté de médecine de Montpellier pour collecter la documentation demandée.

C'est ainsi que fut publié en juin 1799 à Marseille par les soins de Cathalan un *Recueil de pièces relatives à la fièvre jaune d'Amérique. Envoyées par le consul des États-Unis d'Amérique, à Marseille, au gouvernement des États-Unis*, 59 pages in-4°, publié par Jean Mossy, imprimeur-libraire à la Canebière, l'an VII^e de la République Française⁴⁹.



Page de couverture du recueil

⁴⁹ Étienne Cathalan n'était à la base qu'un estimable négociant devenu habile négociateur pour le compte de la marine marchande et informateur pour la diplomatie américaine. Or, son *Recueil* publié en deux langues ne fut pas seulement un acte philanthropique de sa part ni simplement une ressource pour de meilleures relations dans le domaine de la santé, ni juste un écrit de bon conseil pour la jeune nation américaine. Il constitua en fait un modèle et un appel pour de futures collaborations bénéfiques aux systèmes de santé internationaux (cf. *The malady of Revolutions, yellow fever in the Atlantic*

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Et voici aussi pendant ce printemps de 1799 ce que Cathalan ne manquait pas d'envoyer à Jefferson des nouvelles de sa famille. Le 12 mai 1799, il lui faisait savoir : « Ma fille est dans une école anglaise à Paris, et elle y sera jusqu'à l'automne, ce qui fera plus de deux ans d'absence quand elle reviendra ici, et mon vieux père est toujours de bonne santé malgré ses 83 ans ; lui, ma mère et mon épouse vous présentent leurs sentiments les plus respectueux. »

Cathalan protège les intérêts américains - 1801

Une lettre de Cathalan à Jefferson datée du 10 avril 1801 nous renseigne sur son activité diplomatique au service des États-Unis :

« ... Je suis toujours reconnu par le Gouvernement de la France comme Consul des États-Unis, et bien que j'eusse défendu avec constance et énergie les vaisseaux américains capturés depuis l'arrêté du 12 ventôse⁵⁰, et obtenu à la période la plus critique la libération de certains d'entre eux, je suis protégé et j'ai agi de manière à ne pas déplaire aux autorités françaises.

« Les ministres plénipotentiaires américains qui ont signé un traité avec la France, et que j'ai eu l'honneur de rencontrer pendant 3 mois à Paris, m'ont témoigné de leur estime. Et ils ont pu se rendre compte de la considération dont j'ai bénéficié de la part du citoyen Joseph Bonaparte⁵¹ qui par son épouse est parent de M^{me} Cathalan, et aussi celle reçue de la part de toute la famille Bonaparte. ... »

world, 1793-1828, par Katherine Amer – thèse de dissertation soumise à l'Université John Hopkins, Baltimore, Maryland – Juin 2014, p. 151).

⁵⁰ Un arrêté du Directoire exécutif en France à la date du 12 ventôse an V (2 mars 1797) concernait la navigation des navires neutres chargés de marchandises appartenant aux ennemis de la République. Il avait été prétexte à la saisie par des corsaires français de centaines de navires américains faisant route vers l'Angleterre, de leur équipage et de leurs cargaisons. Cathalan s'était employé à la libération des vaisseaux Étasuniens sur Marseille.

⁵¹ De 1800 à 1802, Joseph Bonaparte (1768-1844) fut le négociateur et le signataire pour la France de quatre traités historiques, au vrai sens de cet adjectif aujourd'hui si galvaudé : la convention dite "de Mortefontaine" avec les États-Unis, la paix de Lunéville avec l'Autriche, le Concordat avec le Saint-Siège et la paix d'Amiens avec l'Angleterre. Plus tard, faussement modeste, il écrira : « À cette époque de notre histoire, je crois avoir rendu quelques services. » Ces contributions à la paix lui donnèrent une véritable popularité et une place inattendue dans le dispositif consulaire mis en place par son frère cadet Napoléon avant l'Empire. La convention de Mortefontaine régla une partie des différents commerciaux entre les deux nations, sans pourtant résoudre la question de la compensation pour les cargaisons et navires qui avait été saisis. Mais elle fut un bon prélude aux autres négociations qui permirent l'achat à bon prix de la Louisiane en 1803.

Cathalan joua certainement un petit rôle dans les pourparlers entre Joseph Bonaparte et les négociateurs américains venus en France (William Vans Murray, Oliver Ellsworth, et William Richardson Davie) et qui aboutirent à la convention de Mortefontaine signée le 30 septembre 1800. Mortefontaine était le domaine de l'Oise où résidait alors Joseph Bonaparte dont l'épouse, Julie Clary (1771-1845) était deux fois belle-sœur de Thérèse Lejeans (1732-1796), la mère de Charlotte Angleys (1763-1805) épouse de Joseph Angleys 1714-1780. Il faut aussi signaler que les beaux

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Cathalan fournisseur de la Maison Blanche – 1801/1809

Deux ans plus tard, après avoir été vice-président sous John Adams, Thomas Jefferson prêtait serment le 4 mars 1801 dans le bâtiment tout neuf du Capitole de Washington pour devenir le troisième Président de la toute jeune nation des États-Unis d'Amérique. Plus tard ce printemps-là, il prit résidence à la Maison Blanche encore en construction sur l'avenue de Pennsylvanie et commença à offrir des repas de toutes sortes aux résidents de Washington. Comme le note un observateur de l'époque : « Jamais auparavant de tels dîners n'avaient été donnés dans la maison du président, ni offerts une telle variété des meilleurs et des plus chers des vins. » Le nouveau président recevait des législateurs, des administrateurs, des diplomates, des citoyens en vue, des philosophes européens, des chefs Cherokee, et la fréquence et l'élégance racée de ces réceptions n'avait pas eu de précédent.



Abigail Smith et John Adams vers 1810 – Portraits de Gilbert Stuart, Washington National Gallery

Et avant de prendre résidence à la Maison Blanche, ce palais de pierre non encore terminé que venaient de quitter John et Abigail Adams⁵²,

frères d'Étienne Cathalan, Louis (1762-1820) et Auguste Angleys (1765-1840) furent aussi régulièrement les hôtes de leur tante Julie Clary à Mortefontaine (cf. *Histoire de Joseph Angleys 1714-1780 et de sa descendance*, par Auguste Angleys, sur le site www.pxangleys.com).

⁵² Abigail Smith (1744-1818) fut l'une des femmes les plus influentes de la jeune Amérique, sachant donner de nombreux avis et conseils judicieux à son époux John Adams épousé en 1764 dans une vaste correspondance très intéressante à découvrir. Elle fut la première "first Lady" à occuper la nouvellement construite Maison Blanche à Washington D.C. en novembre 1800. Elle manifesta beaucoup de sympathie pour la jolie Mary, surnommée Polly, la fille de Thomas Jefferson (veuf dès

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson s'employa à assembler la plus grande quantité de personnel qu'il n'avait eu depuis ses années comme ambassadeur en France. Il y avait deux Français, le maître d'hôtel et le cuisinier, et trois Irlandais, le cocher, le portier, et son valet comme principaux domestiques pendant les premiers mois. Il ajouta plus tard d'autres valets, apprentis cuisiniers, un marmiton, un valet d'écurie et une blanchisseuse, amenant ce qu'il appelait sa "famille" de Washington à un total variant entre 10 et 12 domestiques.

La correspondance la plus inhabituelle de Jefferson à propos des vins pendant sa présidence ne se fit pas tant avec quelqu'un de Bordeaux ou de Bourgogne, mais bien plutôt avec son commensal de Marseille, Étienne Cathalan, le consul américain chez qui Jefferson avait dîné en 1787. Cathalan fut le fournisseur de Jefferson pour les vins de la vallée du Rhône et ceux du sud de la France, et continua, de fait, à être son principal fournisseur pour tous ses vins à partir de sa retraite.

Jefferson professait une chaude estime pour Cathalan et cette estime ne fit que grandir au fil des années. Jefferson était de l'opinion que Cathalan avait toujours rempli de manière honorable ses obligations professionnelles de consul ou d'agent de commerce américain. Bien que les deux hommes ne se revirent plus jamais face à face après le départ de Jefferson depuis la France, l'année de la Révolution française, leur correspondance se poursuivit pendant trente-trois ans, depuis 1786 jusqu'en 1819.

Dans d'autres nombreuses lettres, les deux hommes discutent en grand détail des vins du Rhône, du Midi, du Languedoc, et aussi de Gaillac, du Roussillon, régions que l'on commence seulement maintenant à connaître aux États-Unis.



William Lee – par Ch. Févret de St Mémin

Le vin le plus fin que Cathalan obtenait pour Jefferson était le grand vin blanc Hermitage, dont il avait parcouru à dos de mule le vignoble dans la vallée du Rhône, jusqu'à son sommet, en 1787. Le 2 novembre 1805, Cathalan informa le président qu'il avait découvert un producteur en même temps fournisseur fiable d'Hermitage et qu'il lui envoyait par l'intermédiaire de William Lee⁵³, consul à Bordeaux, un "échantillon" de cent bouteilles. Les vigneronns étaient les sieurs Jourdan de Tains.

1782) lorsque celle-ci passa un moment avec les Adams à Londres avant de le rejoindre à Paris en 1785 La mort de Mary en 1804 lui donna l'occasion de reprendre une correspondance émouvante avec Jefferson dévasté par ce nouveau deuil familial.

⁵³ William Lee (1772-1840), « un gentleman avec de bonnes relations et un heureux caractère », avait été nommé consul général à Bordeaux par Jefferson le 3 juin 1801. Il resta à ce poste jusqu'en

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Jefferson fut content de ce vin, et le 28 avril 1806, écrivit à Cathalan pour le remercier d'une deuxième expédition de deux cents bouteilles qu'il décrivit comme « le meilleur à jamais reçu ; il est vraiment à notre goût, ni trop sec, ni trop doux ». Il semble avoir moins aimé six bouteilles d'Hermitage vin de paille, obtenu par la vendange tardive de grappes de Roussanne et / ou de Marsanne partiellement séchées sur tapis de paille à la manière des "vins santos" qu'il avait goûtés en Italie.

L'expédition suivante ne fut pas aussi heureuse. Le 29 juin 1807, Jefferson écrivit avec mauvaise humeur à Cathalan à propos de la dernière mouture de blanc d'Hermitage, mais commanda quand même cent bouteilles à venir de la récolte suivante :

« La dernière expédition de vin de la part de M. Jourdan est d'une qualité bien différente de celles des deux années précédentes ; celles-ci étaient ce que nous qualifions de goût "soft", ou "silky", ce que je crois que vous exprimez par les termes *doux* et *liquoreux* ("sweet and luscious"). Ce qu'il a envoyé est sec et raide, ressemblant plus à du Sauterne ou du Barsac, et il ne sera pas bu ici à la Maison Blanche. Je préférerais que quand l'année et les saisons donnent des vins de telle sorte, il laisse mes commandes en suspens, et en bref, je ne veux recevoir ses vins que quand ils seront de la qualité des deux expéditions précédentes. Je ne lui ai seulement demandé cette fois-ci que 100 bouteilles de son vin. »

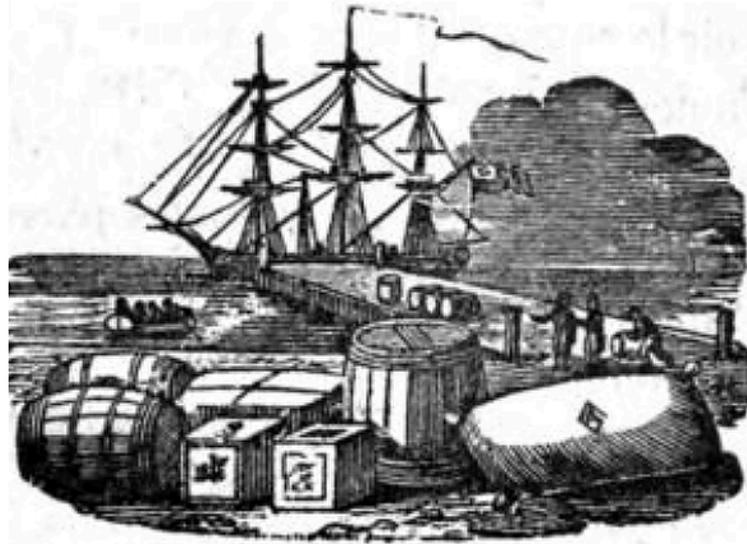
Dans une lettre précédente du début de juin 1807, Jefferson, rappelait à Cathalan un bon vin rouge qui lui avait été présenté vingt ans auparavant à Nice par le négociant en vins André Sasserno. Le vin venait du vignoble de Bellet qui s'élevait sur la hauteur au-dessus de Nice et dominait la Méditerranée. Jefferson demandait à Cathalan d'essayer de lui faire parvenir une centaine de bouteilles du vin de Sasserno, si celui-ci était toujours disponible. Cathalan put répondre quatre mois plus tard que Sasserno était toujours vivant et qu'il était flatté que Jefferson se souvienne de ses vins, et qu'il serait très content de satisfaire sa commande de cent bouteilles de « la même qualité ».

Cathalan fit parvenir à la famille Jourdan la critique de l'Hermitage envoyée par Jefferson. Leur réponse, quoique polie et respectueuse, amenait à une critique voilée du sens du goût du Président, suggérant que son palais était inférieur à celui de leurs clients britanniques, qui appréciaient ces vins plus secs. Ils remarquaient que le Premier Lord de

1816. Il avait tenté sans succès en 1815 de faire offrir par son gouvernement un exil à Napoléon aux États-Unis après la défaite de Waterloo.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

l'Amirauté Britannique avait lui beaucoup aimé exactement le lot de vin que Jefferson n'avait pas aimé, et que le blanc d'Hermitage était un vin sec et qu'il n'avait que de rares années la nuance de douceur que Jefferson avait appréciée.



Expédition de barriques de vins – Gravure anonyme

Voici la lettre de Jourdan, dans son style du terroir et sa savoureuse orthographe originale :

« Mr. E^{ne} Cathalan Marsielle

À Tain, ce 1^{er} 8^{bre} 1807

Nous avons reçu en son tems votre honorée 20^e passé a la quelle nous n'avons put repondre plutot a cause de nos vendanges et en travail d'une expedition assez Considerable pour L'autre Rive nantie de Licenses necessaires. Le p^{er} Lord de L'amirauté etant une ancienne Connoissance de notre pere et qui nous veut beaucoup de bien et auquel nous envoyames l'an passé ainsi d'autres Lords du meme Vin Blanc dont ils ont ete parfaitement Contents puisqu'ils nous demandent du meme, Ce qui n'est pas une raison qu'on les trouve de meme en amerique, et Les reproches que Vous nous faites de la part de Monsieur le president nous font juger que L'on desire que nos Vins Blancs de L'hermitage ayent un peu [le goût] de La Liqueur Ce qui est assés rare dans les dits Vins. C'est pourquoi que ne nous en trouvant pas de tels dans Ce moment Nous Suspendrons L'ordre des 100 B^{lles} [bouteilles] que desire Mr le president jusques a L'an prochain, etant persuadés que Ceux que nous venons de recolter auront toute La Liqueur que lon desire en amerique.

Comme nous n'entendons pas que les 3 personnes aux quelles nous avons envoyé par Votre entremise de nos Vins Blancs soient

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

mecontentes faites nous le plaisir de leur marquer qu'ils estiment La valeur des dits vins et que nous leurs rembourseront Ce qu'ils jugeront nous avoir païé de trop ; a moins qu'ils ne preferent nous renvoyer les Vins qui leur restent Ce que nous prefererions. Ce ne seroit pas de les faire Venir en France mais s'ils trouvoient un Batiment qui put les porter a Guernesey Et Les y adresser pour N^e C^{te} [notre compte] a Mrs. Wm. et Geo. Bell nos amis Nous leurs rembourserions le fret qu'ils on paye et Le rembalage. De la Nous les ferions passer a L. [Londres] ou Nous avons Le debouché tres avantageux de nos Vins Blancs secs.

Nous voyons avec peine que Mr Jefferson Veut se retirer des affaires nous Croions que Les etats unis d'amerique feront une grande perte par Cette retraite. S'il Vient en France nous esperons que par Votre moyen il nous fera la faveur d'accepter notre soupe, ce qui nous flateroit infiniment.

S'il est arrivé ou s'il arrive de la morne [morue ?] Nouvelle nous Vous prions de nous en faire L'achapt d'une Bale de 300 lb pour notre provision

Nous avons L'honneur de Vous Saluer avec attachement

Jourdan & Fils »

Correspondance plus intime – 1805-1809

Au printemps 1805, Cathalan adressait une triste lettre à Jefferson :

« Mon cher et très respecté Monsieur ! Marseille, le 8 avril 1805

« Depuis ma lettre du 8 décembre dernier, j'ai eu l'infortune de souffrir de deux pertes irréparables dans ma famille.

« Le 28 janvier passé M^{me} Cathalan⁵⁴ mon épouse bien-aimée, et le 17 février, mon honorable vieux père, ont quitté ce monde ! tous deux profondément regrettés par moi, ma vieille mère et ma fille !

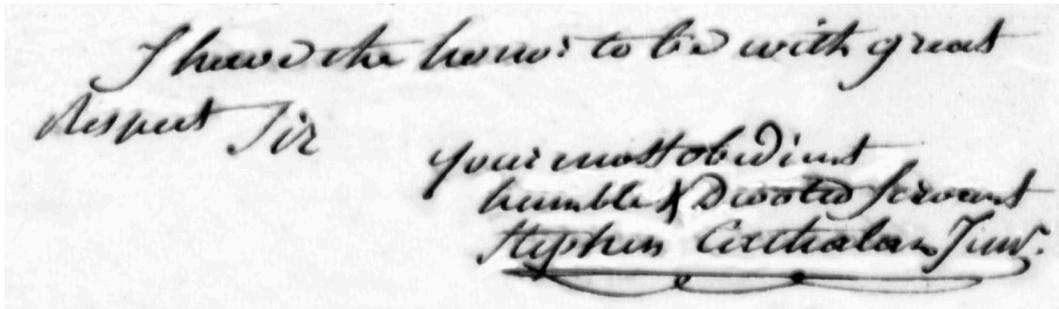
« Ce fut un grand confort pour notre famille survivante de ressentir le soutien que leurs connaissances et les nôtres, et les citoyens

⁵⁴ Charlotte Angleys, née le 4 novembre 1763 à Marseille, décéda de tuberculose le 28 janvier 1805 à Marseille alors qu'elle était épouse d'Étienne Cathalan le Jeune depuis 1783. La correspondance entre Louis et Auguste Angleys ses frères révèle que depuis 1802 Charlotte était devenue poitrinaire et crachait du sang. Elle consulta des médecins de Montpellier, fit des cures en ville d'eau, mais la progression de la maladie fut inexorable.

Alitée depuis le 5 janvier, Charlotte décéda à 45 ans le 8 pluviôse an XIII à 10 h du soir à Marseille, rue Pithéas, île 88, maison 15, section 5. L'acte de la mairie du Midi à Marseille indique que son époux Étienne Cathalan était alors "consul des États-Unis d'Amérique".

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

américains se trouvant alors Marseille prirent à notre affliction. Sur les 23 vaisseaux américains alors à Marseille, 5 d'entre eux furent représentés, et environ cinquante personnalités ou citoyens américains ici à Marseille s'empressèrent de témoigner leurs respects à leur mémoire, à bord de leurs navires, et en assistant aux funérailles respectives. Je leur ai témoigné ma reconnaissance. Il est de mon devoir de vous faire part de ce deuil et en même temps de vous adresser copie de l'épithame que j'ai fait graver sur leurs tombes ! ... »



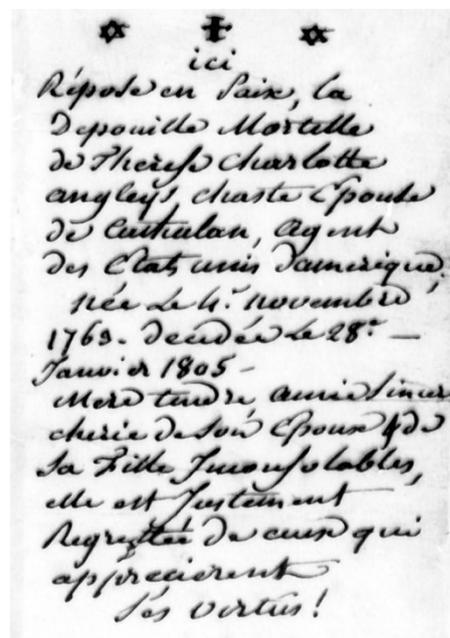
*I have the honor to be with great
Respect Sir
your most obedient
humble & devoted servant
Etienne Cathalan Junr.*

Formule finale et signature d'Étienne Cathalan sur la lettre ci-dessus :
« J'ai l'honneur d'être avec grand respect, Monsieur,
votre plus obéissant humble et dévoué serviteur... »

Voici l'épithame qu'Étienne fit inscrire sur la tombe de Charlotte :

« Ici
repose en paix
la dépouille mortelle
de Thérèse Charlotte Angleys
chaste épouse de Cathalan
agent des États-Unis d'Amérique
née le 4 novembre 1763
décédée le 28 janvier 1805.

Mère tendre, amie sincère
chérie de son époux
et de sa fille inconsolables
elle est justement regrettée
de ceux qui apprécièrent
ses vertus ! »



★ ★ ★
ici
Repose en Paix, la
Dépouille Mortelle
de Thérèse Charlotte
Angleys, chaste épouse
de Cathalan, agent
des États unis d'Amérique,
née le 4. novembre
1763. Décédée le 28.
Janvier 1805 -
Mère tendre, amie sincère
chérie de son époux & de
sa fille inconsolables,
elle est justement
regrettée de ceux qui
apprécièrent
ses vertus !

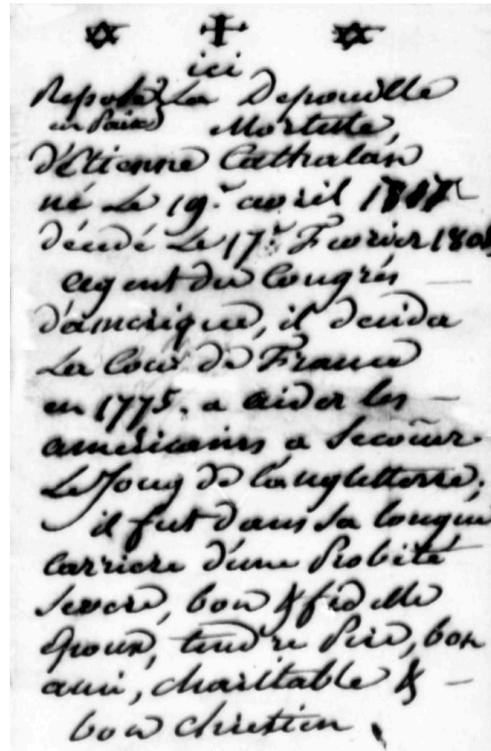
Et voici l'épithame qu'Étienne avait fait inscrire sur la tombe de son père :

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Ici
repose en paix
la dépouille mortelle
d'Étienne Cathalan
né le 19 avril 1717
décédé le 17 février 1806. »

Agent du Congrès d'Amérique
il décida la Cour de France en 1775
à aider les Américains
à secouer le joug de l'Angleterre.

Il fut dans sa longue carrière
d'une probité sévère
bon et fidèle époux
tendre père
bon ami
charitable et bon chrétien. »



Heureusement, au début de l'année suivante, Cathalan put envoyer une lettre plus joyeuse :

« Monsieur

Marseille 4 janvier 1806

« ... L'intérêt chaleureux que vous avez gentiment porté envers moi et ma famille me donne le devoir de vous faire part que, le 16 décembre dernier, ma fille unique Eulalie s'est mariée avec Mr. Samatan⁵⁵, fils de l'un des plus honorables négociants de cette cité qui tomba victime du règne de Robespierre. Il était un grand ami de Mr. Étienne Girard de Philadelphie, et contribua beaucoup à sa fortune. Mon beau-fils parle un peu l'anglais et sous la houlette de ma fille qui maîtrise complètement cette langue, je pense que dans 6 mois il sera capable de m'aider dans mon office. Tous deux ainsi que ma mère sont en bonne santé physique et mentale et me demandent de vous présenter leurs meilleurs respects. ... »

Stephen Cathalan Jun^r »

Ce mariage fut l'occasion d'apporter une autre bonne nouvelle onze mois plus tard :

⁵⁵ Jean Baptiste Amable Nicolas Samatan, né le 30 juin 1782 à Marseille ; négociant et propriétaire, décédé de maladie pulmonaire le 22 décembre 1815 à midi à Marseille, N°69, rue de Rome.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Monsieur

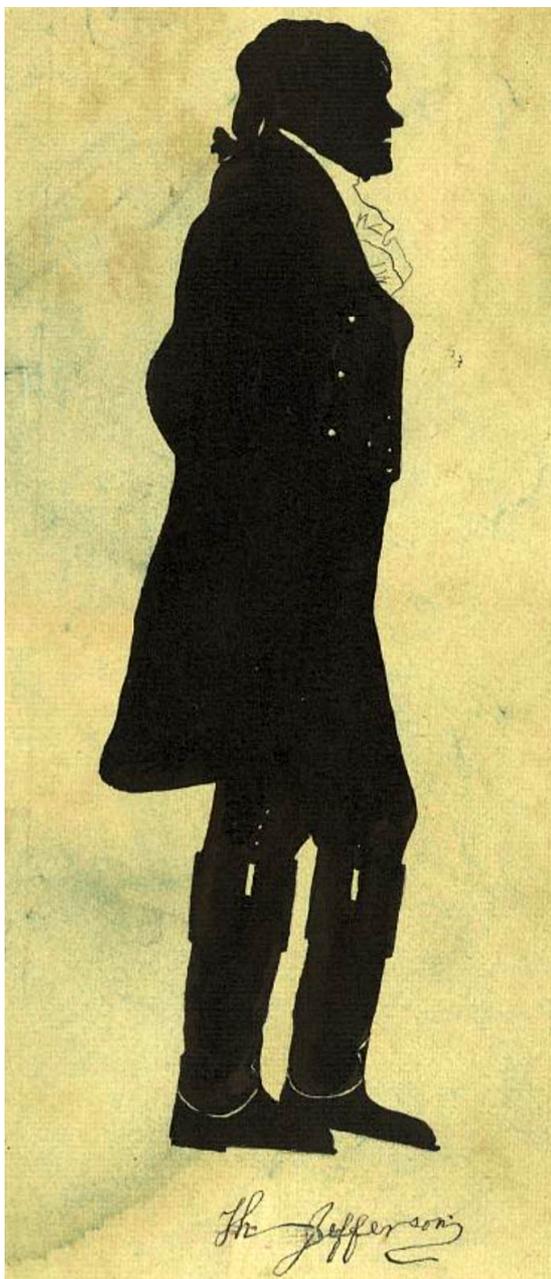
Marseille le 5 novembre 1806

« ... C'est d'une petite-fille que je suis devenu le grand-père le 23 septembre dernier. ... »

Ce à quoi Jefferson répondit avec toute sa bonhomie et philosophie habituelle :

« Cher Monsieur

Washington 29 juin 1807



« ... Je vous félicite pour l'événement d'être devenu grand-père, comme annoncé dans votre lettre du 5 novembre. Je présume que cela vous fera bientôt vous couvrir de nouveaux cheveux blancs, la mienne s'est toute argentée de huit petits-enfants. Je n'ai qu'une seule fille restant en vie. À la fin de cette présente tenure je me retirerai auprès d'eux, et retrouverai la joie de mes cultures et de mes livres, une félicité que les temps dans lesquels j'ai été amené à vivre ne m'ont jamais permis de connaître.

« J'ai une autre grande consolation, c'est qu'après 40 ans de services à mon pays, je me retire plus pauvre que lorsque j'y suis entré, non pas que je puisse me les reprocher, ils m'ont alloué autant que je pensais moi-même pouvoir en avoir besoin. Mais j'ai cru qu'il était de mon devoir de dépenser, à leur crédit, tout ce qu'ils me donnaient et même plus. Aucun serviteur ne s'est jamais retiré plus satisfait de ses maîtres.

Profil de Jefferson – par John Marshal

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Si ma santé continue à être aussi bonne qu'elle ne l'est actuellement, il n'est pas impossible que vous me voyiez à Marseille. Je revisiterai avec grand plaisir certains endroits déjà vus, et en visiterai certains que je n'ai pas vus. Car il n'y a pas d'endroit pour moi qui ne me soit le plus favori que Marseille, et rien en cette cité plus cher à mon cœur que vous-même et votre famille, à chacun de laquelle je vous prie d'adresser mon souvenir respectueux, et d'accepter pour vous-même mes salutations amicales et les assurances de mon fidèle attachement et de ma considération.

Th. Jefferson »

Voici la réponse, bien dans un style épistolaire plus flatteur et contourné, typique de Cathalan :

« Cher Monsieur

Marseille le 14 octobre 1807

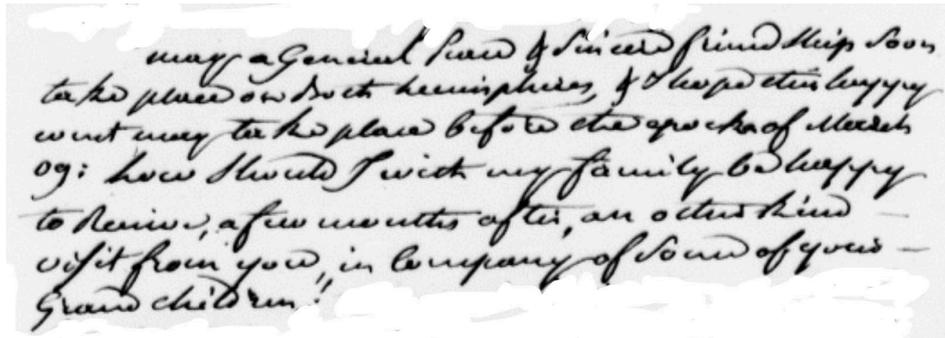
« ... Je consens bien, Monsieur, qu'après 40 ans de services à votre nation à laquelle vous en avez rendu d'éminents et à laquelle vous continuerez d'en rendre jusqu'à la conclusion de votre présente tenure que vous avez fixée en mars 1809, il soit temps pour vous de jouir de la félicité d'être auprès de votre aimable fille et de vos huit petits-enfants, dans vos cultures et avec vos livres.

« Bien que vous ne soyez plus alors à la tête de l'exécutif, je ne doute pas que votre successeur saura apprendre à suivre vos bons exemples et les voies que vous avez tracées, et qu'il vous demandera encore vos bons conseils et opinions en de nombreuses circonstances délicates, et que beaucoup d'heures sur 24 seront encore employées par vous, dans votre petit bureau, à écrire pour le progrès et le bonheur des États-Unis et de l'humanité dans les âges futurs.

« Puisse une paix générale et sincère amitié s'instaurer bientôt dans les deux hémisphères, et j'espère que cet heureux événement puisse se faire avant l'époque de mars 1809 : combien heureux serai-je, avec ma famille, de recevoir quelques mois plus tard une autre bonne visite de votre part, en compagnie de certains de vos petits-enfants !

« Le premier choix favori que vous retenez pour Marseille et très honorable pour cette cité, venant d'un observateur tel que vous au jugement sûr et précieux. Et vos jeunes compagnons voyageurs, sous votre houlette et bon patronage, recueilleront de grandes connaissances utiles pendant le périple que vous vous proposez d'entreprendre.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Extrait de la lettre de Cathalan datée du 14 octobre 1807 :

« May a general peace & sincere friendship soon take place in both hemispheres, & I hope this happy event may take place before the epoch of march 09 : how should I with my family be happy to receive, a few months later, an other kind visit from you, in company of some of your grand children ! »

« C'est avec le plus grand plaisir que nous prenons connaissance de votre bonne santé et nous implorons le Tout-Puissant de vous la conserver pendant de nombreuses années, afin que pendant l'hiver 1809-1810 je puisse avoir l'honneur de vous revoir. N'ayez aucun doute : depuis l'année 1787 mes cheveux sont devenus gris et j'en ai perdu une bonne partie, mais ma santé continue à être tolérablement satisfaisante.

« J'ai l'honneur d'être avec grand respect, mon cher Monsieur, votre serviteur le plus obéissant et toujours reconnaissant.

Étienne Cathalan »

Le 3 juin 1809, Cathalan félicite directement dans une lettre joliment tournée le nouvel élu à la Maison Blanche, le président James Madison. Et le 27 du même mois, il adresse depuis Marseille à Thomas Jefferson retiré à Monticello un vibrant encouragement à ce qu'il entreprenne une tournée des capitales européennes, malgré toute l'appréhension dont la modestie de l'homme d'état américain devra souffrir de recevoir partout des tributs d'admiration « pour son ancienne carrière publique, pour ses vertus personnelles, son patriotisme, sa philosophie philanthrope, et sa profonde connaissance des sciences et ses études constantes pour le bénéfice de l'humanité ».

« Pour ma part, n'ayez aucun doute de l'énorme plaisir que je puisse avoir si je pouvais une fois de plus avoir l'honneur de vous voir ici ou à Paris puisque je crains de ne pouvoir jamais pouvoir vous rendre une visite si longtemps désirée à Monticello. Et ma vieille

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

mère dit qu'elle espère ne pas quitter ce monde avant d'avoir eu un tel jour de bonheur⁵⁶. ... »

Difficultés pour Cathalan sous la présidence Madison – 1809-1815

Après le retrait de Jefferson de la vie publique en 1809 commence une période plus difficile pour Cathalan. Les nouveaux Secrétares d'État qui ont remplacé Madison devenu président ne réagissent pas du tout à ses lettres, et cela l'affecte beaucoup. Et puis on est jaloux de lui, et on cherche à prendre sa place.

Par exemple, début 1811, un certain Christopher Greene, neveu de Nathanael Greene (1742-1786), brillant général aux ordres de Georges Washington, écrit à Madison depuis Warwick en Rhodes Island pour lui déclarer que les consuls ne devraient être que des natifs américains, et qu'il sollicite cette position à Marseille, prétendant que Cathalan est incapable de remplir les devoirs que commandent son office. Nous ne savons pas si Greene reçut une réponse, toujours est-il que Cathalan conserva son poste.

Plus grave, voici qu'en 1814, le Secrétaire d'État James Monroe l'avise qu'on ne remboursera pas Cathalan de certains frais occasionnés par son service consulaire : il s'agit des intérêts accumulés sur des avances faites au nom des États-Unis à des navigateurs américains en détresse, des pertes causées par les fluctuations des taux de change, et aussi des frais de poste pour du courrier envoyé outre Atlantique. Or, les prédécesseurs de Monroe, y inclus Madison, n'avaient jamais sourcillé pour lui payer de telles dépenses, et Cathalan s'oppose aux exceptions maintenant décidées par Monroe.

Alors Cathalan prend sa plus belle plume et adresse une longue lettre de doléances bien sentie au président James Madison. En voici certains extraits :



William H. Crawford – par H. Ulke

⁵⁶ Ce bonheur ne lui fut pas accordé puisque Marie Hugues décéda 7 mois plus tard, le 20 janvier 1810, sans avoir revu Jefferson.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Monsieur

Marseille le 25 septembre 1814

« Je vous prie de prendre connaissance de la lettre adressée ce jour à l'honorable Secrétaire d'État James Monroe, lettre que je lui ai demandé de vous faire lire.

« Je vous prie de savoir que je conteste les exceptions sans précédent qu'il a ordonnées de faire à son Excellence William H. Crawford⁵⁷, refusant dans mes notes de frais et acomptes encourus au nom des États-Unis certaines dépenses faites dans le cadre du Service public ...

« Ce rejet dont je fais l'expérience m'obligent à vous rappeler humblement les services rendus dans le passé par feu mon père et par moi-même.

« En juillet 1775 Cornelius Vanhorne⁵⁸ de New York fut envoyé porteur d'une circulaire du Comité Secret⁵⁹ du Congrès aux marchands des ports européens pour l'achat de poudre à canon, des munitions, etc. Incapable d'accomplir sa mission au Portugal et en Espagne, il arriva ici en novembre 1775. Il me montra la lettre adressée à Étienne Cathalan mon père, ceci seulement après s'être convaincu que nous étions des amis de la cause américaine contre la Grande-Bretagne.

« Mais le plus grand obstacle au succès de sa mission était d'obtenir la permission de faire ces achats auprès des Arsenaux du Roi avec droit d'exportation et surtout en gardant le secret absolu.

« J'ai demandé à mon père de partir sans délai pour Paris et il y obtint du Cabinet de Versailles ce droit d'exportation, non seulement pour lui-même, mais aussi pour tous les ports de France⁶⁰.

« Nous expédiâmes le premier cargo, avec Vanhorne à bord, en janvier 1776. Mais le plus important succès fut l'entremise de mon père auprès du Cabinet et les informations transmises alors au Comité Secret, qui en retour fit venir Silas Deane⁶¹ comme envoyé secret auprès du Cabinet Royal.

⁵⁷ William Harris Crawford (1772-1834) était alors ambassadeur en France.

⁵⁸ Il semble que le personnage fut Cornelius Van Horne (1737-1783), natif de Hunderton, New-Jersey.

⁵⁹ Le Comité Secret pour le Négoce et le Commerce fut en fait créé en septembre 1775 pour permettre l'importation secrète de fournitures de guerre. Benjamin Franklin en fit partie.

⁶⁰ On trouve confirmation du voyage de Cathalan le Père à Paris pour obtenir au capitaine Van Horne ce droit secret d'exportation dans une lettre adressée le 6 juin 1776 à la firme Willing, Morris & Co. Cette lettre est reproduite dans *Naval Documents of the American Revolution* (Naval History Division – 1964, pp. 406-408).

⁶¹ Sileas Dean (1738-1789), marchand, politicien et diplomate, membre du Congrès fut en effet envoyé en mission en France le 2 mars 1776 pour organiser l'envoi secret d'armes et munitions aux indépendantistes américains. Mais vers la fin de la Guerre d'Indépendance il fut accusé par des

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Ces faits peuvent être vérifiés dans les archives du gouvernement des États-Unis.

« Cela aboutit à la Déclaration d'Indépendance des États-Unis du 4 juillet 1776, l'assistance et l'aide apportée par Louis XIV par l'entrée en guerre de la France contre l'Angleterre, la paix glorieuse de 1763. La Révolution de 1789 devint si fatale et si cruelle envers ce brave et malheureux monarque, sa famille et toute la nation française. Autre conséquence : la guerre entre la France, l'Angleterre et les autres puissances maritimes d'Europe qui prit place en 1792 contribuèrent à la croissance des États-Unis, de leur population, de leur industrie, de leur richesse, de leur navigation et de leur commerce partout dans le monde. Ils atteignirent un degré de prospérité tel qu'ils n'auraient jamais pu pouvoir penser atteindre en 50 ans sans de telles causes, même s'ils furent de temps à autres molestés dans leurs échanges commerciaux et leur navigation par ces puissances ou d'autres encore.



Sileas Deane – par P.E. du Simetière

« C'est à cette époque et depuis lors que je fus honoré du titre de Consul pour Marseille, Toulon, etc., à la date du 17 juin 1790, bien que je ne fusse ni natif ni citoyen américain. Mais par mes efforts, mon adaptation aux circonstances et aux frais divers survenant dans l'exercice de mes fonctions, aux exigences des différentes autorités françaises qui se succédaient les unes aux autres, usant de modération ou d'énergie, mais surtout de patience et de persévérance à justifier mes réclamations pour la protection des citoyens américains, de leurs navires et leurs propriétés, et par mon zèle désintéressé, je peux affirmer avoir tellement bien représenté leur intérêt qu'une liste détaillée serait trop longue à fournir. Cependant, je vous prie de vous référer pour tous détails à la correspondance que j'ai échangée avec les précédents Secrétares d'État et les Ministres plénipotentiaires des États-Unis. ... »

Suit alors une longue explication des démêlés causés en 1796 à Cathalan par la perte de la nationalité française causée par son titre de Consul pour une nation étrangère. Se retrouvant apatride, il avait alors

membres du Congrès d'impropriétés financières dont il ne se releva jamais, finissant par mourir à Gand alors qu'il espérait pouvoir rentrer en Amérique recouvrir sa fortune et sa réputation.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

résolu de prier Jefferson de lui obtenir la nationalité américaine, arguant d'une part qu'il avait acquis des terres en Amérique et qu'il en payait les taxes, et que d'autre part il résidait au Consulat américain de Marseille, donc d'une certaine manière hors de France. Mais Jefferson lui fit savoir qu'il était légalement impossible de lui faire une telle faveur car il n'avait jamais vraiment résidé sur la terre américaine et que sa résidence dans un Consulat n'était pas suffisante.

Cathalan avoue qu'il prit de lui-même le risque de faire croire en France qu'il était sujet américain afin d'obtenir le renouvellement de son *exequatur*⁶² sous les nouveaux gouvernements postérieurs à la Révolution : le Consulat en 1803, puis l'Empire en 1805.

Cathalan continue cette lettre de 1815 en formant l'espoir que le retour de la dynastie des Bourbons en France lui permettra « de recouvrer et sa citoyenneté et ses droits en France et qu'il pourra en même temps continuer avec le même zèle et la même assiduité l'exercice de son office de consul des États-Unis comme avant la Révolution ».

Et il termine en renouvelant une demande faite depuis 1809 qu'on l'indemnise annuellement de façon plus satisfaisante (il réclame 500 Dollars par an) pour tous les frais de secrétariat, de fournitures et autres dépenses permettant de faire rendre honneur à la jeune Nation qui l'emploie depuis plus de 40 ans à son service. Il estime aussi que le Congrès se devrait de voter une annuité n'excédant pas 1000 Dollars *per annum* afin que de tels loyaux serviteurs puissent continuer à survivre décentement lorsque l'âge ou la maladie les forceront à prendre retraite.



*Tampon de l'Agence Commerciale Américaine à Marseille,
tel celui apposé sur la lettre de Cathalan à Madison
datée du 25 septembre 1814*

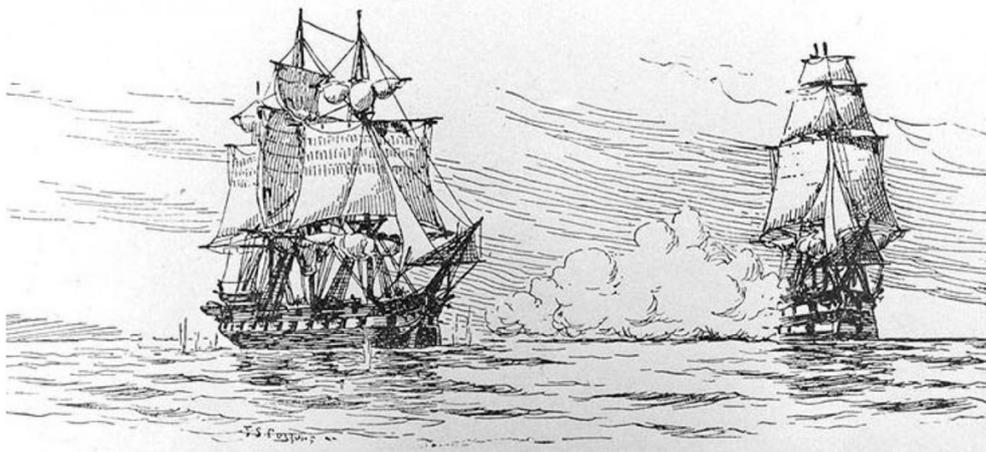
⁶² Document de reconnaissance officielle des autorités françaises donnant le droit à celui qui le possède d'exercer son office de consul d'une puissance étrangère.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Cette lettre resta sans aucune immédiate réponse, puisque plus d'un an plus tard, le 29 novembre 1815, Cathalan épanchait son cœur meurtri dans une lettre envoyée depuis Marseille à Jefferson à Monticello, lui disant avec amertume :

« ... Je vous suis reconnaissant de l'intérêt obligeant que vous prenez à ma personne ; j'ai perdu une bonne part de mon patrimoine et de mes revenus annuels pendant la Révolution française, mais Dieu merci, je jouis d'une bonne santé et d'un bon moral, et je suis toujours actif, et capable de remplir mes devoirs comme consul des États-Unis pour aussi longtemps que je continuerai à satisfaire dans un tel office le président et le sénat. À leur sujet, je vous réclame votre fidèle protection auprès d'eux : le président aura reçu par la voie diplomatique une pétition que je lui avais envoyée le 25 septembre 1814 ... [suit un résumé de ses réclamations].

« Je n'ai jusqu'ici reçu aucune réponse, et n'ai jamais pu lire la moindre ligne de Mr. Monroe (que je pourrai appeler mon vieil ami) depuis qu'il a pris sa nouvelle affectation [de Secrétaire d'État], et nombreux sont mes collègues consuls qui n'ont pas eu plus de succès que moi, aucun doute à cause d'affaires bien plus importantes ! ... »



Blocus côtier des côtes américaines

Il n'est pas certain que les prétentions financières de Cathalan aient été plus tard satisfaites, malgré l'appui de principe et le soutien que Jefferson lui donnait auprès de Monroe.

Guerre anglo-américaine et Jefferson assoiffé – 1812-1815

En fait, tout était plus difficile, car la seconde guerre d'indépendance et les blocus côtiers de la flotte anglaise empêchèrent à partir de 1812 et pour plusieurs années la poursuite d'envois réguliers, et il fallut attendre

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

1815 pour que les conditions semblent de nouveau réunies pour un commerce plus régulier soit épistolaire, soit commercial entre la France et les États-Unis. Il était temps, car la cave de Jefferson était bien vide.

Jefferson écrivait cette année-là à un négociant en vin portugais de Norfolk : « des revers dans la fourniture de mes approvisionnements m'ont à la fin laissé sans une seule goutte de vin. Je suis donc obligé de vous demander de m'envoyer un tonnelet de ce que vous avez de mieux. Le vin de *termo*⁶³ est ce qui me plairait le plus ; et à défaut un bon porto. En ce qui concerne le Madère, à part le fait que son prix est devenu exorbitant, c'est en fait un vin dont je ne bois pas, il est trop alcoolisé. Mais avec l'usage, le vin est devenu indispensable à ma santé, et à l'heure actuelle, celle-ci souffre de ce que j'en manque. »

Il renoua alors aussi avec Étienne Cathalan avec la lettre suivante :

« Monticello

6 mars 1815

« Mon bon et très estimé ami,

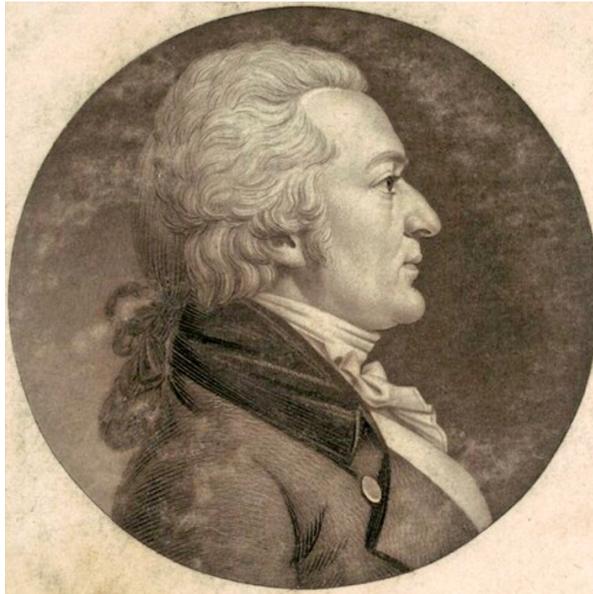
« Je suis très heureux de l'occasion qui m'est donnée de me rappeler à votre souvenir par cette lettre qui vous sera communiquée par mon ami le Docteur Barton⁶⁴. Il est l'un des vice-présidents de la société de Philosophie Américaine, et aussi l'un des professeurs de l'Université de Philadelphie, distingué par ses ouvrages en matière de sciences physiques. Le voici en train d'essayer pour des raisons de santé un voyage maritime et l'air de l'Europe, et il visitera sûrement Marseille sur sa route. Recevez-le comme mon ami et ajoutez cela aux précédents témoignages que mon respect pour vous a toujours été digne de réciprocité amicale de votre part. Acceptez l'assurance de mon estime et mes respects sincères et constants. »

⁶³ Vin des environs de Lisbonne, on pourrait dire vin des *confins* de Lisbonne.

⁶⁴ Benjamin Smith Barton (1766-1815) fut un botaniste, naturaliste et physicien américain qui contribua à de nombreuses découvertes scientifiques de son époque. Il échangeait des observations avec Jefferson, par exemple dans sa lettre du 12 avril 1814 : « ... Je suis d'accord avec vous, Monsieur, que nous n'avons pas démarré du bon pied "pour l'amélioration des facultés et conditions" des Indiens. Même les Missionnaires, bien que pleins de sentiments, et toujours, je l'espère, bien disposés à faire ce qui est juste, se sont montrés comme des enfants, c'est certain, dans leurs relations avec les Indiens. En ce qui concerne ces pauvres gens, il semble qu'ils soient victimes d'une terrible destinée. Et pourtant, au milieu des conflits dans lesquelles nous sommes engagés, et allons sûrement continuer à avoir avec eux, je me flatte de penser que Vos efforts, et les efforts de quelques autres personnages pleins de droiture et d'influence, permettront de placer ceux qui survivront de la vaste population indienne des États-Unis, là où ils doivent être placés, aux côtés de leurs frères de différentes couleurs. ... »

Barton devint hélas tuberculeux, et ce fut la raison de son intention d'aller se faire soigner en Europe. Jefferson lui prépara un magnifique itinéraire avec beaucoup de judicieux conseils de détours touristiques et de rencontres, mais le mal gagna trop vite et Barton dut renoncer. Il mourut à Philadelphie le 19 décembre 1815.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Benjamin Smith Barton en 1802—par Charles Févret de Saint-Mémin

Le lendemain 7 mars, il envoyait cette lettre de recommandation au Dr. Benjamin Smith Barton en spécifiant : « Sur votre route dans le midi de la France vous visiterez bien sûr Marseille, c'est un endroit délicieux et qui recèle une bonne société intéressée par la science. Mon vieil ami Cathalan n'est que négociant, mais il connaît tout le monde et peut vous faire connaître à tous. »

Il écrivit ensuite à Cathalan :

« Monticello

3 juillet 1815

« Mon cher et ancien ami,

« Il y a tellement longtemps que je n'ai point eu de vos nouvelles que cette lettre me semble comme écrite à un mort, et vous aurez sans doute le sentiment en la recevant qu'elle vous provient d'un tel lieu. En vérité, les guerres interminables que notre âge vient de subir prouvent en fait que nous en sommes à peine à "l'âge de fer", et ils ont suspendu toute possibilité d'échange commercial ou même simplement d'amitié.

« À peine le temple de Janus était-il fermé dans notre hémisphère par le traité de Gand⁶⁵ qu'il ne fût de nouveau ouvert dans le vôtre, et ce fut à grands battants qu'il fut ouvert⁶⁶. En tout cas c'est ce qu'il

⁶⁵ Traité du 24 décembre 1814 entre les États-Unis et le Royaume Uni, mettant fin à la guerre de 1812 avec ses deux colonies du Bas-Canada et du Haut-Canada, et le blocus maritime.

⁶⁶ Dans la Rome antique, Janus, le dieu des portes et portails était associé de manière allégorique à la porte que l'on ouvre et que l'on ferme au début et fin des campagnes militaires : le temple de Janus Geminus restait fermé pendant les temps de paix. Ici, Jefferson allude au retour de Napoléon de l'île

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

semble, au vu des dernières informations reçues ici. Votre empereur a essayé pour un temps de conquérir toutes les nations. Toutes sont maintenant en train d'essayer de le conquérir. J'étais content qu'il ait échoué ; et j'espère qu'elles échoueront aussi ; car je suis un ami de l'indépendance des nations. Et ainsi après 25 ans de guerre et un demi-million d'êtres humains détruits, le monde redeviendra plus ou moins comme il l'était auparavant, avec seulement ici et là un changement de A à B comme maître.

« Notre brève guerre était, en ses débuts, de mauvais augure, à cause du manque d'officiers capables et dévoués ; mais la 2^{ème} année vit se profiler de ces caractères que la nature avait façonnés pour des besoins militaires et le cours des événements commença avec eux à refluer en notre faveur ; et la 3^{ème} année nous vit partout victorieux, et nos ennemis anxieux de faire la paix, eux par intérêt, alors que nous le sommes nous-mêmes toujours par principe, car nous croyons que l'humanité sera plus heureuse par la paix plutôt que par la guerre.



Le retour de l'île d'Elbe, le 1^{er} mars 1815 – estampe fin 1815, musée Carnavalet

« Pendant cette période de guerre déclarée, et celle qui la précédait qui était une guerre *de facto*, de la part de nos ennemis, nos échanges avec l'Europe furent pratiquement non existants. Maintenant qu'ils s'ouvrent de nouveau, je recommence notre vieille correspondance

d'Elbe le 1^{er} mars 1815 et les guerres que la coalition des nations viennent d'entreprendre pour mater définitivement son ambition de redevenir le maître de l'Europe.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

en vous déclarant ce dont j'ai besoin. Les vins fins régionaux de votre pays ne me sont pas sortis de la mémoire, ni l'ami par lequel j'avais pris l'habitude de me les procurer.

« Et tout d'abord je pense à l'Hermitage blanc de M. Jourdan à Tains, de ce type qui tient "un peu de la liqueur" [sic] comme il l'exprimait et que nous qualifions de "silky" [doux], "soft" [léger], "smooth" [lissé], en opposition à "dry" [sec], "hard" [franc] ou "rough" [raide]. Ce que j'obtenais de M. Jourdan dans cette qualité était très légèrement sucré, juste assez pour qu'on le remarque mais pas plus, et c'était exactement la qualité que j'estimais.

« Ensuite vient le vin de Nice, celui que mon ami M. Sasserno m'envoyait, et qui était vraiment très bien. Ce pays étant maintenant uni à la France⁶⁷, cela vous rendra sans doute plus facile de le faire venir à Marseille.

« Il y a un 3^{ème} sorte de vin que je suis moins capable de vous spécifier avec certitude par son nom exact. J'avais l'habitude de le rencontrer à Paris sous le nom générique de vin rouge du Roussillon ; et on le buvait d'habitude en fin de repas comme un vin de liqueur. J'ai le nom de Rivesalte⁶⁸ qui me trotte en tête et qui se mêle presque avec celui de vin de Roussillon. On le buvait comme on le faisait avec le Pacharetti sec, et le Madère sec : et il était en fait aussi sec que ceux-là, mais un peu plus coloré. Je me souviens que je pensais alors qu'il satisferait le goût américain, car à la fois sec tout en étant suffisamment fort. Je suppose qu'il y a de nombreuses sortes de vins du Roussillon ; mais je n'en ai jamais vu d'autres utilisés à Paris que ceux de cette qualité particulière. Je suis certain qu'il sera grandement estimé ici, étant bien parfumé, non pas aussi fort que le Parachetti, le Madère ou le Xérès, mais ayant beaucoup de corps, suffisamment pour bien supporter notre climat. Si le vin de Rivesalte, d'après ce que vous savez, correspond à la description que je viens de donner, vous pourrez conclure que c'est celui que je désire.

« Ayant eu l'occasion d'envoyer de l'argent à Paris pour d'autres achats, j'y ai ajouté 200 Dollars qui vous y attendent avec l'exécution de ces commandes. ... Prenez de cela d'abord de quoi acheter 50 livres de macaroni, puis un cinquième de ce qui reste sera affecté à

⁶⁷ On voit ici une certaine absence d'information de la part de Jefferson, probablement créée par la confusion du retour de Napoléon de l'Île d'Elbe et les cent jours, car le comté de Nice qui avait été annexé par la France en 1792 avait été officiellement restitué au royaume de Sardaigne par le 1^{er} traité de Paris du 4 avril 1814 et cela ne fut pas changé par le retour de l'Aigle volant de clocher en clocher. Après Waterloo, le nouveau traité de Paris en date du 20 novembre 1815 confirma cette restitution.

⁶⁸ Muscat de Rivesaltes. Plus loin, le Pacharetti ou plutôt Paxarete est un vin de la même région que le Xérès en Espagne.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

de l'Hermitage, et les 4/5^{ème} suivants feront moitié - moitié entre les vins de Nice et ceux du Roussillon.

« Je suppose que l'envoi peut se faire directement depuis votre port ou bien d'un port voisin ; et c'est ce qui serait de mieux ; mais sinon le canal du Languedoc et Bordeaux peuvent être adoptés. M. Lee, notre consul en ce dernier endroit serait sûrement assez gentil pour recevoir et réexpédier les colis. Richmond est de loin le port le plus convenable pour moi, car je réside sur le même fleuve. Sinon, tout autre port du Nord est équivalent, et en chacun d'eux l'agent en douane me notifiera d'une arrivée. ...

« Malgré les scènes de guerre qui vous ont environnés, j'espère bien que vous et votre famille avez échappé à toute sorte d'ennuis. Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir des vôtres et soyez assuré vous-même de ma constante amitié et de mes respects.

Th. Jefferson »

Mais cette lettre de juillet n'arriva pas à Cathalan, et c'est plus tard seulement que Jefferson s'en aperçut.

Jefferson, inquiet, soutient Cathalan - 1816

En mars 1816, Jefferson n'avait pas encore reçu aucune des lettres que Cathalan lui avait envoyées sauf celle de novembre 1815. Sa cave était presque vide et il commençait à désespérer.

Alors, dans une longue lettre, il répéta ses opinions sur les vins d'Hermitage, ceux de Nice et sur les Rivesaltes du Roussillon, insérant ici et là des phrases en français, ainsi qu'il le fit de plus en plus après sa retraite, n'étant plus occupé par la politique et donc ne s'inquiétant plus d'être appelé francophile :

« Monticello

19 mars 1816

« J'ai reçu hier votre pli du 29 novembre, par lequel j'ai appris avec grande mortification (celle de mon palais en tout cas) que ma lettre du 3 juillet ne vous avait jamais été remise en mains propres. Elle avait été confiée aux bons soins et office du Secrétaire d'État. ... Sur le plan matériel, elle incorporait la commande de certains vins particuliers qui y étaient spécifiés [*suit un résumé de ces commandes*]. ...

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Les spéculations politiques de ma lettre du 3 juillet ne valent pas la peine que je les répète car les événements à propos desquels je m'étais hasardé à les faire ont été sans dessus-dessous, bousculés deux ou trois fois depuis lors. Mes souhaits sont que la France retrouve le bonheur, quel que soit le maître de l'exécutif qui la rendra heureuse. Je dois confesser néanmoins que je ne souhaite pas que ce soit Bonaparte. Je le considère être le pire des êtres humains, et d'avoir infligé plus de misère à l'humanité que tout autre personne qui n'aie jamais vécu. Je ne voulais surtout pas que l'exemple d'usurpation parricide qu'il avait donné fût éventuellement couronné de succès. Il est maintenant mis hors de la scène, j'espère qu'il n'y retournera pas. Quant à savoir si vous êtes mieux loti aux mains des forces alliées, vous allez le savoir mieux que moi.

« En ce qui concerne votre maintien au Consulat, j'espère que vous n'avez rien à craindre. Jamais, en tout cas, tant que tous mes efforts auront le moindre poids avec le gouvernement, et dans une lettre récente au Secrétaire d'État dans laquelle j'avais l'occasion de vous mentionner j'ai insisté sur vos mérites d'une façon telle qu'on ne pourra pas les attaquer.

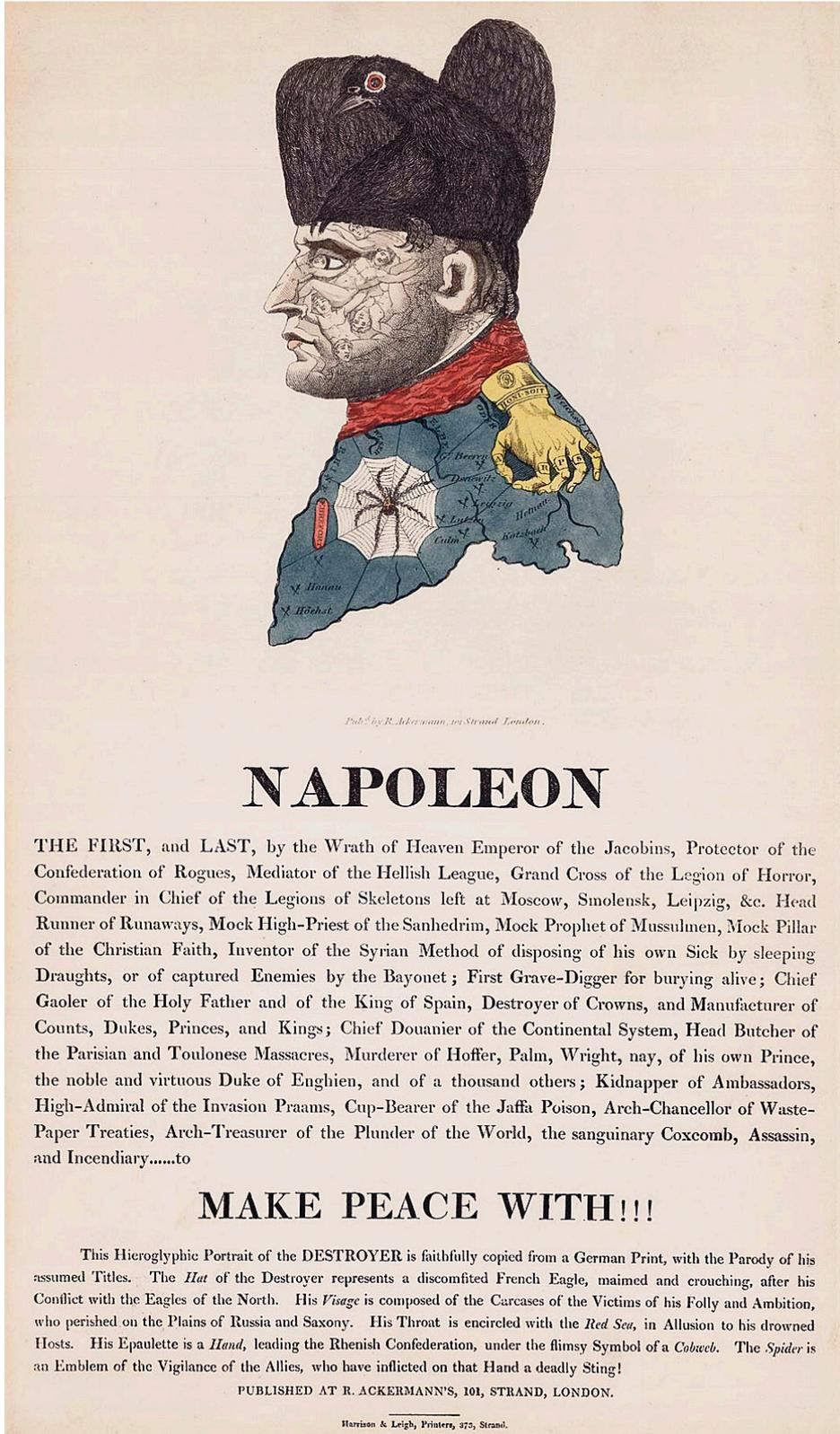
« Que Dieu vous garde et vous conserve de nombreuses années en bonne santé et prospérité. »

Voici en effet ce que disait la lettre récente de Jefferson à Monroe ; elle était datée du 4 février 1816, depuis Monticello :

« ... Si le Sénat avait le pouvoir de remplacer autant que de rejeter [les nominations aux postes de consuls], connaissant bien leurs antipathies pour tout ce qui est étranger⁶⁹, j'aurai bien peur pour la situation de mon vieil ami Cathalan, consul à Marseille. Son père avait été désigné par le Dr. Franklin, dans les premiers temps de la guerre d'indépendance, mais parce qu'il était âgé, le travail était accompli par son fils. Quand nous avons formé notre gouvernement actuel, la charge fut confiée par le G^{al} Washington au fils, à la requête du père. Il a été le consul depuis 26 ans, mais en a effectivement assuré l'office pendant presque 40.

⁶⁹ Plus haut dans la même lettre, Jefferson démontrait judicieusement qu'il comprenait les hésitations des Sénateurs à donner des postes consulaires à des étrangers : « Je comprends ce qui fait obstacle. Leur détermination à ne choisir que des natifs est en général appropriée, mais pas toujours. Ces postes sont pour la plupart de peu de conséquence pour la chose publique ; et s'ils peuvent fournir des sources de revenu profitable à nos valeureux anciens combattants, ils en sont d'autant plus avantageux. Mais vous et moi savons bien que l'un de ces nouveaux venus à peine dégrossis, qui ne connaît rien des lois ou des autorités du port qu'on lui attribue, ni ne parle un mot du langage local, ne peut pas être plus indispensable que la 5^e roue d'un carrosse. »

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan



Portrait satirique de Napoléon le Destructeur – ca. 1814

« C'est un homme qui comprend les choses, il est intègre, zélé, loyal, il a une grande connaissance du négoce, c'est un des premiers

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

citoyens de cœur des États-Unis, et il parle et écrit notre langue autant que le français. La conduite de sa charge a été sans faute. Je l'ai connu personnellement et intimement depuis 30 ans, j'ai grande estime et affection pour lui, et je me sentirai autant blessé si on lui retirait son poste que je ne l'aurais été si on m'avait retiré le mien. Cependant je suis certain qu'il est hors d'atteinte du Sénat, et bien à l'abri sous les ailes du gouvernement de l'Exécutif. Permettez-moi de le recommander à votre soin particulier et votre protection, car il le mérite tout-à-fait.

« Je finis de vous fatiguer d'avoir à lire une trop longue lettre en vous assurant de mon amitié constante et chaleureuse. »

Remerciements de Cathalan le fleuriste - 1816

La lettre montrant le soutien indéfectible de Jefferson mit bien sûr du temps à arriver, car le 19 mars 1816, Cathalan renvoyait encore à Jefferson, avec une copie de sa requête de l'année précédente au président Madison, les détails de sa réclamation de remboursement refusée par Monroe. Ce fut finalement le 7 mai que Cathalan eut en main la lettre rassurante de Jefferson écrite le 4 février. Ravi, il lui exprima alors en retour : « Des milliers de mercis remplis de gratitude pour les chaleureuses marques d'appréciation que vous me faites ! Je ne peux mieux vous remercier qu'en continuant de toutes mes forces à désirer que continue la confiance placée en moi par le gouvernement exécutif des États-Unis. »

Et pour lui témoigner sa reconnaissance, il envoie en juillet à l'attention des petites-filles de l'ex-président « un cageot d'immortelles, ou fleurs éternelles (*cassidony*) récoltées dans ma maison de campagne », les seules, pensait-il, qui pourrait survivre au long voyage outre-mer et arriver dignes d'être présentées aux demoiselles dans un état de fraîcheur suffisant. Si c'est bien le cas, il promet d'en envoyer d'autres, et d'inclure au prochain printemps des godets de jeunes plants en terreau, prêts à être replantés à leur arrivée. Cathalan pense que ces fleurs qui font de jolis parterres et qui survivent facilement à la sécheresse et à la chaleur en terrain pauvre et sec pourraient agrémenter les parterres et les prairies de Monticello.



Immortelles

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« Celles de ma maison de campagne sont les préférées parmi toutes celles du voisinage, aussi j'en augmente la surface plantée chaque année, me rendant compte qu'elles peuvent être sources de revenus, autant à moi qu'à mon jardinier avec qui suis associé. Les Anglais et les pays nordiques nous les achètent à bon prix, et je suis bien heureux de ce que les Britanniques m'en soient devenus tributaires, même si ce revenu n'est pas énorme. C'est une modeste compensation pour toutes les pertes qu'ils m'ont fait subir pendant la guerre et pour tout ce que nous devons leur payer à eux et leurs alliés depuis qu'ils sont revenus en France, alors qu'ils avaient laissé s'échapper de l'île d'Elbe le Destructeur du genre humain en mars 1815. Poussés par leur égoïsme et machiavélisme, ils regrettaient sans doute la prétendue générosité du traité de 1814 ! »

Les expéditions de vin reprennent - 1816

Dans deux lettres envoyées en même temps en juin 1816, Cathalan confirmait à Jefferson assoiffé que le robinet à vin était de nouveau ouvert et que le Rivesaltes était bon ; il l'avait goûté lui-même. Il avait inclus dans son expédition un nouveau vin rouge de Gaillac d'un village qui s'appelle maintenant Peyrolles, et il lui donnait plus ample information sur l'origine du Lédénon. Les lettres apportaient également la nouvelle de la mort d'encore un autre vieil ami et fournisseur de vin, Henri Bergasse.

« Marseille

4 juin 1816

« J'ai expédié un fût d'un tonneau⁷⁰ d'environ 144 litres de vin du Roussillon, que M. Louis Durand de Perpignan m'a envoyé en m'assurant être de la qualité exacte que vous souhaitiez, et dont la bouteille qu'il m'avait envoyée, ayant pris le temps de la goûter, me fit le prendre au premier abord par son bouquet et son goût pour un vieux vin de Madère, mais que dont j'ai su ensuite vite percevoir les différences.

« P.S. 19 juin 1816

« J'ai expédié deux caisses de 12 bouteilles chacune de vin rouge de Paillerols et 1 panier de macaroni et une boîte contenant 30 bouteilles de vin rouge de Lédénon.

⁷⁰ Le tonneau était alors une mesure de quantité.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« La qualité du vin de Paillerols n'est pas encore connue, mais je vous prie de vous référer à l'imprimé ci-joint en copie.

« Le vin de Lédenon vient d'un village situé à 8 km du fameux pont antique sur le Gard, à 18 km de Nîmes en suivant vers le sud du Saint-Esprit tout du bas du Languedoc. Vous aviez goûté de ce type de vin au dîner dans ma demeure en l'année 1787, ce que j'appelais "Vin Santo". La sœur de mon père en possédait les meilleures vignes et en envoyait chaque année de son vivant. Vous l'aviez trouvé bon, et même plus liquoreux que le claret ; vous le préféreriez au vin de Bordeaux que j'avais.

« Elle est morte en l'an 1794, à 88 ans, et de ce fait nous avons perdu avec elle notre provision de vin annuelle. Son domaine viticole a été vendu et maintenant c'est un Suisse qui possède les vignobles de Lédenon et a acquis les meilleurs crus de Lédenon. C'est de lui que je me suis procuré ce vin, lui mentionnant que je voulais le meilleur et le plus naturel parce qu'il vous était destiné. J'espère qu'il a (bien que ces négociants en vin ne soient naturellement pas de l'espèce en laquelle on peut avoir confiance, beaucoup sont appelés *Monsieur Mélange*) agi avec honnêteté. Il espère que si ces vins se révèlent à votre goût, ils deviendront commercialisables aux Etats-Unis.

« Je vous prie d'accepter ces deux échantillons de vin à boire avec votre famille et vos amis, s'ils se révèlent à votre goût.

« Puisque nous parlons de vins, vous vous souvenez de ce que j'osais dire à propos des fameux chais de M. Henry Bergasse à Marseille quand nous dînions ensemble en 87. Il quitta cette ville peu après le 23 avril 1789 quand la populace de Marseille se souleva ce jour-là, demandant des prix plus bas pour le pain et le vin. Les insurgés prétendaient que depuis que Bergasse avait amélioré la qualité des vins de Provence, au point d'être presque aussi bons que ceux de Bordeaux, il leur fallait payer plus cher, et ils menaçaient de détruire ses chais. Ceci fut heureusement empêché, mais lui ne revint jamais à Marseille et il est mort, il y a de cela quelques années, établi à Lyon. »

Plus loin, avant de recommander à Jefferson la qualité du "claret" assemblé à Marseille par le fils de Bergasse, Cathalan relevait que l'insurrection de Marseille avait été « la première étincelle qui allait enflammer la révolution partout en France ».

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Cette lettre non seulement introduit la fameuse expression "*Monsieur Mélange*", mais elle fait également état de vins qu'apparemment Jefferson connaissait en France mais n'avait pas inclus dans ces commandes : Lédénon et Paillerols. En les prenant dans l'ordre inverse de leur importance, le Paillerols, qui apparaît cette fois-ci seulement, était la vieille dénomination d'un autre vin de la région autour de Gaillac. Comme le vin blanc de Gaillac appelé Cahusac que Jefferson obtenait par Adams, le vin existe toujours, et on l'appelle maintenant Peyrolles.

Le Lédénon présente plus d'intérêt, il connaît maintenant des temps difficiles, mais du temps de Jefferson il était considéré comme l'un des meilleurs vins de France. ...



Situation de 4 demeures célèbres en Virginie : Mount Vernon (G. Washington), Montpelier (J. Madison), Monticello (T. Jefferson) et Highland (J. Monroe).

Jefferson œnophile éduqué Monroe devenu Président - 1817

En 1817, le voisin de Jefferson et son protégé, James Monroe⁷¹, fut à son tour élu président. Dans la lettre de félicitations la plus inhabituelle

⁷¹ Lui aussi natif de Virginie, James Monroe (1758-1831) était 15 ans plus jeune que Jefferson. Alors qu'il manquait de soutien dans sa carrière jusque-là militaire, Jefferson le remarqua alors qu'il était lui-même gouverneur de Virginie en 1780 et l'encouragea à reprendre des études pour poursuivre une carrière politique. Devenus amis, cette carrière ressembla beaucoup à celle de son mentor : il devint sénateur de Virginie, apprit le français, fut ambassadeur en France, fut élu gouverneur de Virginie. Il avait acheté des terres proches de Monticello et devint le voisin de Jefferson à Highland en 1799. C'est lui qui fut l'envoyé extraordinaire du Président Jefferson en France en 1803 pour

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

de la part d'un ancien président à un nouvel élu, Jefferson ne fit mention de la présidence que dans sa première et sa dernière phrase, tout le reste de la missive s'étendant sur les vins que Monroe devrait commander !

Monroe, qui avait vécu à Paris comme Jefferson l'avait fait, semble avoir été plus connaisseur en vins que Madison ne l'avait été, car avec ce dernier Jefferson mentionnait rarement le sujet par écrit. Et tandis qu'il ramenait à l'époque pour Georges Washington⁷² et Benjamin Franklin à la fois des vins et des livres, pour Madison il ne choisissait que des livres et pas de vin. Mais il apparaît bien que l'administration Monroe désirât aussi faire bon usage de bons vins, aussi les lettres de Jefferson à ce sujet culminèrent pendant son mandat.

« Monticello

8 avril 1817

« Cher Monsieur, je ne gâcherai pas votre temps à d'obséquieuses félicitations. Vous savez ma joie de savoir le gouvernail de notre gouvernement entre vos mains.

« Je vous ai promis que quand j'aurais reçu et goûté les vins commandés en France et en Italie de vous faire connaître lesquels je penserai digne de votre cave ; et puisque c'est la bonne saison pour les commander, afin qu'ils vous arrivent pendant les températures plus fraîches de l'automne, je remplis maintenant ma promesse.

« *Vin blanc liquoreux d'Hermitage de M. Jourdan à Tains.* Il coûte environ quatre-vingt-deux et demi centimes de Dollar la bouteille rendue à bord d'un navire.

« *Vin de Lédénon* (du Languedoc). Quelque chose de même caractère que le porto mais avec plus de bouquet, plus délicat, et moins sec. Je ne connais pas son prix, mais probablement environ vingt-cinq centimes la bouteille.

« *Vin du Roussillon.* Le meilleur est celui provenant de Perpignan, le Rivesaltes du domaine de M. Durand. Il coûte soixante-douze centimes le gallon [3,78 £], et supporte d'être apporté en fût. Si on le met en bouteille en France, il coûte onze centimes de plus par bouteille que si on le met en bouteille ici, à cause d'une clause inexplicable et pernicieuse de notre tarif d'importation douanier.

négocier avec succès l'achat de la Louisiane. Ensuite ambassadeur à Londres, puis Secrétaire d'État, il gagna facilement l'élection de 1816 à la Présidence, et fut réélu en 1821.

⁷² Georges Washington (1732-1799), le premier Président américain était lui aussi natif de Virginie et possédait le domaine de Mount Vernon. Il appréciait surtout le vin de Madère.

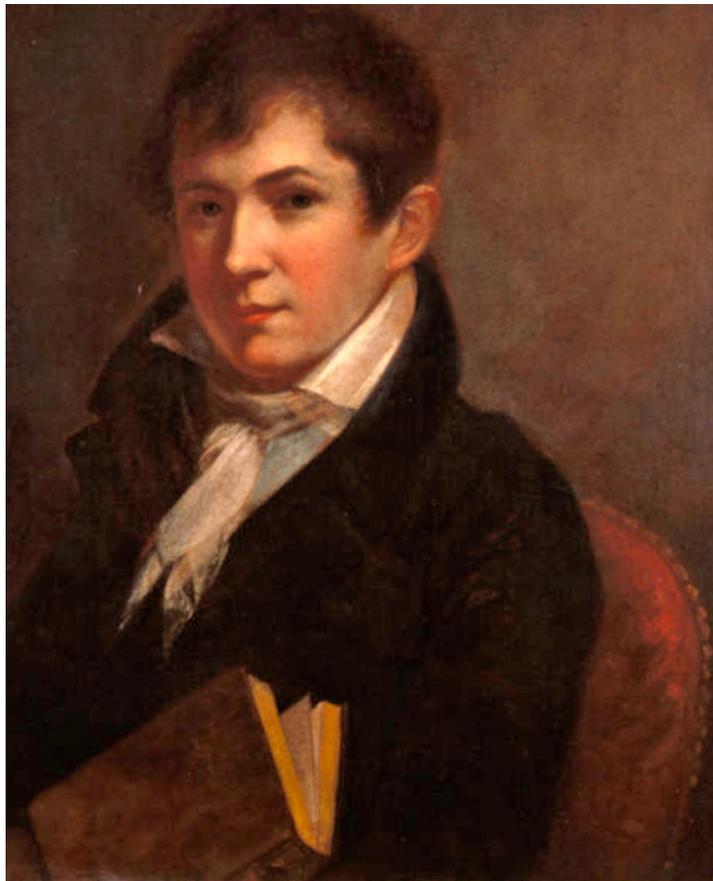
Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« *Vin de Nice*. Le crû appelé Bellet, de M. Sasserno, est le meilleur. C'est le plus élégant des vins de table dans le monde et il coûte trente et un centimes la bouteille. C'est un petit vignoble, et il est peu connu sur les marchés ordinaires.

« Monsieur Cathalan de Marseille est le meilleur intermédiaire pour obtenir les trois premiers des vins ci-dessus et un bon agent pour celui de Nice, étant du voisinage et connaissant bien qui produit les crûs de la meilleure qualité. Celui de Nice étant un vin étranger à la France il faudra remplir des formulaires ennuyeux. ...

« ... Il y a encore un vin que je dois vous nommer, qui est le vin de Florence appelé *Montepulciano*, et que M. Appleton peut le mieux vous fournir. Il connaît un cru particulier de premier ordre, celui qu'il m'envoie en général. Il coûte vingt-cinq centimes la bouteille. Il sait, d'expérience, comment le mettre en bouteille et l'emballer de façon à supporter le voyage, ce que d'ordinaire n'est pas le cas. J'ai fait importer par lui annuellement depuis dix ou douze ans et je ne crois pas avoir perdu plus d'une bouteille sur cent.

« Je vous salue de tous mes vœux pour un voyage prospère et splendide sur l'océan où vous vous êtes embarqué, et avec des prières sincères pour poursuivre votre vie en bonne santé. »



Thomas Jefferson Randolph en 1808 – par C.W. Peale

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

C'est plutôt une lettre de style "heureux grand père" que Jefferson écrivit à Cathalan deux mois plus tard pour commander des vins pour son petit-fils, qu'il dénommait toujours "Jefferson", et qui semblait avoir pris la place du fils qu'il n'avait jamais eu. Il est clair qu'il souhaitait que le jeune homme suive ses traces dans le domaine de l'appréciation du vin, et il cherchait à lui créer une bonne cave :

« Cher Monsieur, Monticello, [*avant le*] 6 juin 1817

« Mes dernières lettres étaient du 1^{er} et 16 février, et j'ai reçu de vous plusieurs plis ... et plusieurs colis de vin et de macaroni arrivés sans encombre. Tous étaient comme il faut, mais ceux qui ont été le plus appréciés pour usage journalier étaient ceux de Nice, de Lédénon et de Roussillon. Le Bellet de Nice est extraordinairement bien.

« Le vin de Lédénon est excellent lui aussi, et le Roussillon de M. Durand très bon. Ce dernier est celui que nous allons demander le plus ici car il coûte moins cher et il est plus adapté au goût de ce pays, créé artificiellement par notre longue sujétion au gouvernement anglais avec ses vins forts du Portugal et de l'Espagne. Le Lédénon m'a fait remonter en mémoire ce que j'ai bu à votre table il y a 30 ans, et j'ai autant un faible pour ce vin aujourd'hui autant que je ne l'avais alors.

« Le retour de la première hirondelle, que je viens de voir, me rappelle qu'est arrivée la saison pendant laquelle il faut s'occuper de s'approvisionner pour la nouvelle année. J'envoie donc un ordre à M. Vaughan, à Philadelphie, lui demandant de transférer 200 Dollars pour moi et 65 Dollars pour mon petit-fils Thomas Jefferson Randolph⁷³. Quand vous les aurez reçus, je vous serai gré de me procurer les vins et autres articles détaillés dans l'envoi ci-joint et d'étendre votre obligeance à faire de même pour mon petit fils.

« Si vous voulez bien avoir la bonté d'avoir mes colis marqués T.J. & ceux de mon petit-fils T.J.R. on en aura soin de la même manière que s'ils étaient les miens, et on pourra pourtant plus facilement les séparer à leur arrivée.

« Il y a un bon nombre de mes amis qui ont goûté ces vins à ma table. Certains sont suffisamment satisfaits de leurs qualités et de leurs prix qu'ils vont former une compagnie, et vont engager un agent

⁷³ Fils aîné de Martha "Patsy" Jefferson (1772-1836), fille du président, et de Thomas Mann Randolph (1768-1828), ce petit-fils Thomas Jefferson Randolph (1792-1875) devint le régisseur de Monticello et le gardien de la cave de son grand père quand celui-ci fut avancé en âge. Exécuteur testamentaire à la mort de Jefferson en 1826, il fut forcé de vendre Monticello pour faire face à une partie de la montagne de dettes accumulées par l'ancien président.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

à Richmond pour commander une fois par an selon les besoins de chacun.

« Notre nouveau président, Colonel Monroe, m'a demandé quels vins je lui recommanderais pour sa table et comment les obtenir. Je lui ai recommandé le vin blanc liquoreux d'Hermitage de Mr. Jourdan, le Lédenon, le Roussillon de Mr. Durand, et celui de Nice, le Bellet de Mr. Sasserno, et qu'il se les procure par vous, parce que vous êtes le meilleur connaisseur des qualités particulières que je lui ai vantées. »

« Je suis résolu de faire connaître ici ces vins fins à la place des vins alcoolisés d'Espagne ou de Portugal ; car l'approbation universelle que j'en reçois à ma table saura, j'en suis persuadé, influencer petit à petit le type de commandes placées depuis cette partie de l'Amérique, et ce mouvement se déplacera de proche en proche à d'autres régions. La délicatesse et la franchise de ces vins changera l'habitude qui s'est installée ici de vins forts et enivrants. Ma demande annuelle sera à peu près la même que celle de l'année en cours, celle du Président sera probablement le double ou le triple, le vin blanc d'Hermitage est surtout pour une "bonne bouche" [*en français dans la lettre*] et je ne le commanderai donc que de temps à autres. ... »

Nouvelles jalousies envers Cathalan – 1817-1818

Ainsi qu'il l'avait confirmé au Président Monroe, Jefferson aimait pratiquement tous les vins reçus de Cathalan. Or voici que la réputation de Cathalan comme vice-consul fut de nouveau mise à rude épreuve et traversa un méchant nuage noir : sa conduite morale fut en effet questionnée par un Américain nommé Fitch, qui vivait en France. Asa Fitch junior, originaire de la Nouvelle Angleterre, représentait Montgomery Fitch Brothers & Co. à Marseille, une très ambitieuse maison de négoce. Il avait été recommandé par certains (dont Georges Washington lui-même) comme pouvant devenir consul des États-Unis à Marseille dès 1816.

Le 8 juillet 1817, écrivant de Marseille, Cathalan exprimait avec vigueur son appréciation pour la protection indéfectible et l'amitié de Jefferson, et lui annonçait en même temps les intrigues de Fitch et d'autres à le déposséder de sa fonction d'agent commercial au Consulat en lançant des attaques infondées et de fausses rumeurs. Il fit encore un résumé de tous les services que Cathalan avait rendu jusqu'ici. Et il

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

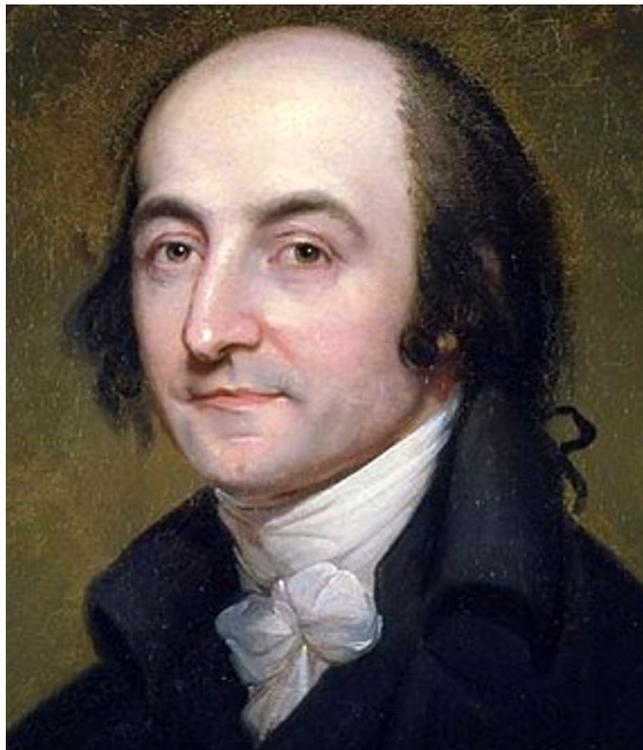
mentionnait que si les choses s'envenimaient au point de devoir se retirer, il recommandait à sa place un certain Joshua Dodge⁷⁴, natif du Massachussets, et surtout pas Fitch, pour prendre la position de consul.

Au début l'année suivante, Jefferson reçut de son ami et Président en titre James Monroe la note suivante :

« Washington

13 février 1818

... Vous trouverez ci-joint un extrait d'une lettre de M. Gallatin⁷⁵ concernant M. Cathalan, et il vaut mieux que vous en sachiez la teneur. Il y a d'autres choses que l'on insinue sur lui, qui pourraient affecter son rang en société, et qui sont peut-être parvenues jusqu'à vos oreilles. Elles insinuent une vie scandaleuse, concernant les femmes, et il semblerait qu'il y ait matière à inquiétude, d'après les sources locales. Je ne prendrai pas d'action pour le moment, et je n'en prendrai aucune sans votre approbation. ... »



Albert Gallatin en 1805 – par Rembrandt Peale

⁷⁴ Cette recommandation permit à Joshua Dodge (1791-1872) de remplacer temporairement Étienne Cathalan après son décès en 1819 (il était proche de ce dernier et de sa veuve : on note sa signature sur l'acte de décès). Il fut, la même année, nommé officiellement par James Monroe Consul de Marseille jusqu'en 1829. Il remplaça également Cathalan dans son activité de fournisseur de vins à Thomas Jefferson. Très content de ses services, trois ans avant sa mort, Jefferson l'invita à passer quelques jours à Monticello pendant l'été 1823. Dodge servit encore comme Consul à Brême en Prusse de 1834 à 1839 avant de quitter définitivement le Corps diplomatique.

⁷⁵ Albert Gallatin (1761-1849) fut ambassadeur des États-Unis en France depuis 1816 jusqu'en 1823.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

La réponse de Jefferson fut immédiate, étayée et ferme. Elle décrit de façon franche et précise l'opinion que se faisait Jefferson de Cathalan et de sa famille, dans toutes ses nuances positives comme négatives :

« Monticello

21 février 1818

« Je vous suis d'autant plus redevable de votre lettre amicale du 13 février mentionnant des accusations contre Cathalan que je le connais depuis longtemps, personnellement et de façon intime, si bien que je porte de l'intérêt et des vœux pour sa sauvegarde, pour autant qu'il soit juste de le faire ; bien sûr je ne me ferais sûrement pas son avocat s'il était coupable de sérieuses malversations dans son travail.

« Mais j'observe que toutes les plaintes n'ont commencé que depuis le moment où M. Fitch s'est mis à baver d'envie en convoitant son poste. Jusque-là je n'avais jamais entendu un Américain parler de Cathalan sans applaudir son zèle et ses attentions, et j'en ai fait l'expérience moi-même.



Le commodore Isaac Chauncey vers 1815 – par J.W. Jarvis, New York city hall

« Étant donné que Fitch (nous l'avons vu) a été capable de suggérer à Commodore Chauncey⁷⁶ que les lois de la mise en quarantaine auraient pu être suspendues à son égard si Mr. Cathalan avait eu tout le zèle qu'un consul américain devrait pouvoir démontrer, je n'ai

⁷⁶ Isaac Chauncey (1772-1840), commandait alors l'escadre américaine en Méditerranée.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

aucun doute qu'il a été également attentif à le dénigrer, dans cette affaire et par la suite, allant jusqu'à faire les mêmes charges auprès de ses compatriotes à Paris pour s'assurer que les mêmes insinuations tombent dans l'oreille de Mr. Gallatin, qui ne peut que répéter ce qu'on lui présente.

« Je sais aussi que nos capitaines de contrebande comptent toujours sur l'ambassadeur et les consuls à faire cause commune avec eux pour couvrir leurs méfaits, et pensent que c'est la seule raison de leurs fonctions. J'observe aussi combien les allégations contre Cathalan sont toutes vagues et générales, telles qu'on pourrait les faire contre n'importe qui, et qu'elles ne sont réfutables par personne, car aucun fait sur lequel on peut enquêter et en rechercher la preuve n'est spécifié.

« En ce qui concerne l'intelligence de Cathalan, vous pouvez vous-même en juger à partir de ses lettres, qui montrent en effet un esprit confus qui étale les choses jusqu'au moindre détail et sur beaucoup de papier, mais je ne crois pas non plus que nos propres consuls écrivent généralement dans le style de Tacite. Cathalan se montre sous son plus mauvais jour par l'écriture. En conversation, je vous assure qu'il apparaît comme un homme de bon sens, qu'il est bien informé sur les sujets dont on parle, et est bien au-dessus du niveau moyen, plutôt qu'en dessous, comme cela a été "présenté" à Mr. Gallatin. Ses connaissances, son expérience, et son intégrité lui ont toujours conféré une place respectable parmi les gens de commerce de l'endroit, et il a un poids considérable avec les fonctionnaires du gouvernement.

« L'accusation de passion pour la gent féminine est très ambiguë pour son pays. Après la perte de sa 1^{ère} épouse⁷⁷, sa fille unique [Eulalie] et son mari [Amable]⁷⁸ ont continué à vivre avec lui jusqu'il y a 2 ou 3 ans, jusqu'au moment où il a épousé sa 2^{nde} femme⁷⁹. Y a-t-il eu une disposition envers celle-ci qui ait chatouillé l'avarice de son gendre, ou est-ce autre chose, je n'en sais rien ; mais toujours est-

⁷⁷ Charlotte Angleys, décédée prématurément à 45 ans en 1805.

⁷⁸ En 1804, Étienne Cathalan avait rencontré chez ses cousins Clary un jeune homme de 22 ans, Amable Samatan, dont le père, exécuté sous la Terreur, avait été, lui aussi, à la tête d'un comptoir très important avec des antennes à Tunis, à Hambourg et en Hollande. Samatan était très séduisant et acquit l'estime de Cathalan qui l'embaucha et l'introduisit dans le cercle de famille. Il fit la conquête de tout le monde : le consul et sa femme, les parents du consul... et la fille du consul, Eulalie, qu'il épousa un an après. A noter que les Cathalan et les Samatan avaient un lien de parenté, les deux sœurs Angleys, Pauline et Charlotte ayant épousé, la première en 1781 Nicolas Samatan, l'avocat, un parent d'Amable Samatan, de la branche dite de Saint-Barthélemy, la seconde en 1783 Etienne Cathalan le Jeune.

⁷⁹ Élisabeth Fraisse née en 1770, veuve sans enfants de l'officier Auguste Bellier (1748-1797), fut épousée à Marseille par Cathalan le 28 juillet 1810, en présence de quatre témoins, mais sans aucune signature des parents d'Étienne, preuve que ce mariage leur était malvenu.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

il que le gendre [Amable] quitta la maison de famille à ce moment-là⁸⁰, avec sa femme [Eulalie], et qu'il a coupé tous les ponts avec lui depuis, et qu'il lui a rendu la vie aussi désagréable qu'il le pouvait. Il se peut qu'avant son 2nd mariage, il se soit fait plaisir avec d'autres femmes ; peut-être, depuis cela, n'a-t-il pas su résister au style galant propre à son pays. De cela, je ne sais rien. Mais vous savez bien le peu d'importance que ce type de comportement engendre dans cette contrée, alors que cela apparaît scandaleux aux Américains en général, et encore plus si augmenté des commentaires, des exagérations, et de l'industrielle circulation de ce ragot par son ami M. Fitch.

« Je ne pense pas néanmoins qu'il soit sage que notre gouvernement se mêle à cette affaire, à moins qu'il ne veuille devenir le gardien de la chasteté de ses ministres, en métropole comme à l'étranger, ou s'ériger en une sorte de cour de justice chrétienne qui veuille prendre connaissance de tous les amours qu'on lui impute en vrai ou en faux. Des rumeurs de telle sorte peuvent fournir des causes suffisantes pour refuser un poste à quelqu'un ; mais de là à s'en servir pour démettre quelqu'un il faudrait en toute justice des faits précis, des preuves, une défense et surtout au départ "un substantiel *corpus delicti*".

« Après lui avoir passé les documents ici à son propos, et le sentiment que vous en aviez, j'ai écrit à Cathalan que le gouvernement ne voyait aucunement, dans ce qui s'était passé, la moindre cause pour alarme à son égard, que si sa proposition d'offrir sa démission avait été motivée par la peur de se voir chassé de son poste, il pouvait se considérer comme sauf et sous la protection de la justice des États-Unis ; mais que si, indépendamment de cette crainte, il voulait vraiment démissionner, il lui suffisait de le faire savoir à nouveau, et que je pensais que son ami M. Dodge, au vu des recommandations en sa faveur, aurait une bonne chance de recevoir

⁸⁰ Rare inexactitude de la part de Jefferson : en fait, d'après la lettre du 19 mars 1816 envoyée par Cathalan à Jefferson, il avait appris qu'Eulalie et Amable Samatan avaient acheté leur propre maison au N° 20 de la rue de Rome et avaient donc quitté la maison paternelle dès octobre 1808, ce qui rendit les choses « plus heureuses et plus paisibles ». Cathalan vécut alors avec sa mère âgée, Marie Hugues, dans une nouvelle maison au N° 6 de la rue Sainte. Mais après la mort de la grand-mère début 1810, le jeune couple Samatan s'opposa violemment au remariage d'Étienne, allant jusqu'à « abuser de l'autorité du duc d'Otrante, Fouché, ministre de la Sûreté Générale à Paris » à l'encontre de la future épouse. Cela obligea Cathalan à faire un voyage à Paris pour supprimer toute opposition.

Plus tard, sur les instances de la 2^e épouse, les choses s'arrangèrent un peu, Cathalan pouvant de nouveau rendre visite à sa fille, mais celle-ci refusait obstinément de voir sa belle-mère et de venir la rencontrer au domicile des Cathalan. D'où un grand froid entre le père, la belle-mère et la fille, froid qui se perpétua même après la mort prématurée (encore de la tuberculose) d'Amable Samatan le 22 décembre 1815. Une réconciliation finale se fit tout-de-même une heure avant la mort de Cathalan à son domicile de la rue Sainte le 24 mai 1819, Eulalie trouvant le moyen de forcer son passage auprès de son père malgré l'opposition manifestée alors par sa belle-mère.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

le poste. Il faudra peu de temps pour que je sache son vrai désir. Il y a bien des chances que ce soit de démissionner, mais quoiqu'il en soit, si les attaques de ceux qui veulent sa place continuent à rendre sa position intenable au point de rendre sa démission désirable de votre point de vue, faites-m'en l'allusion, et je mettrai en route sa démission.

« Je vous suis très reconnaissant de votre bonté à l'égard de Sasserno⁸¹, et je retourne sa commission à faire suivre au Département d'État, avec une lettre de moi lui faisant connaître l'obligeance qu'il vous doit à ce sujet.

« Je vous salue et vous exprime mon amitié affectueuse avec mes respects. Th. Jefferson »

La même année, le 24 novembre, Jefferson confirmait son opinion solide de la probité de Cathalan directement à Albert Gallatin, l'ambassadeur en France : « ... Mon énergie a sensiblement décliné ces dernières années et mon état de santé grandement diminué par une maladie qui a duré trois mois, mais dont je commence à me remettre. J'ai pu remonter à cheval ces trois ou quatre derniers jours, et je pense que ma convalescence va désormais s'affirmer. Je dois vous écrire une lettre au sujet de mon ami Cathalan, un ami très intime depuis trente-trois ans, et un serviteur des États-Unis depuis près de quarante. Je sais que son office est convoité par quelqu'un d'autre, et je suppose que l'intrigue a probablement été utilisée pour le chasser de son poste. Mais je le connais trop bien pour ne pas pouvoir affirmer qu'il est incapable de malversations de nature suffisante à contrecarrer le long cours de ses bons services envers les États-Unis. Je confesse que je serais très affligé qu'une telle disgrâce le frappe à cette époque de sa vie. Mais je vous dois à ce sujet une plus longue lettre quand j'aurai regagné des forces, car pour l'instant il m'est encore fort douloureux de m'asseoir à mon bureau pour écrire ».

Confiance renouvelée envers Cathalan - 1818

Voici donc maintenant Cathalan justifié, et c'est débordant de joie et dans une lettre au style plus que jamais dithyrambique et alambiqué

⁸¹ *Joseph Victor Adolphe Sasserno* (1795-1874) – le fils de *Victor Sasserno* (1753-1814) qui avait initialement fait découvrir le vin de Bellet à Jefferson en 1785 – avait demandé de devenir Consul des États-Unis à Nice. Sa demande fut appuyée par Cathalan auprès de Jefferson qui la relayait à Monroe et il venait d'obtenir ce poste.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

qu'il s'adresse depuis Marseille à son « si bon protecteur » Jefferson, le 25 avril 1818 :

« ... Votre lettre du 18 janvier ...m'est arrivé le 21 courant [21 avril 1818] par un vaisseau américain arrivant ce jour-là depuis New York.

I receive with great sensibility the expressions of your friendship, and assure you in return of my sincere wishes for your health and happiness, and the continuance of my affectionate esteem and respect.



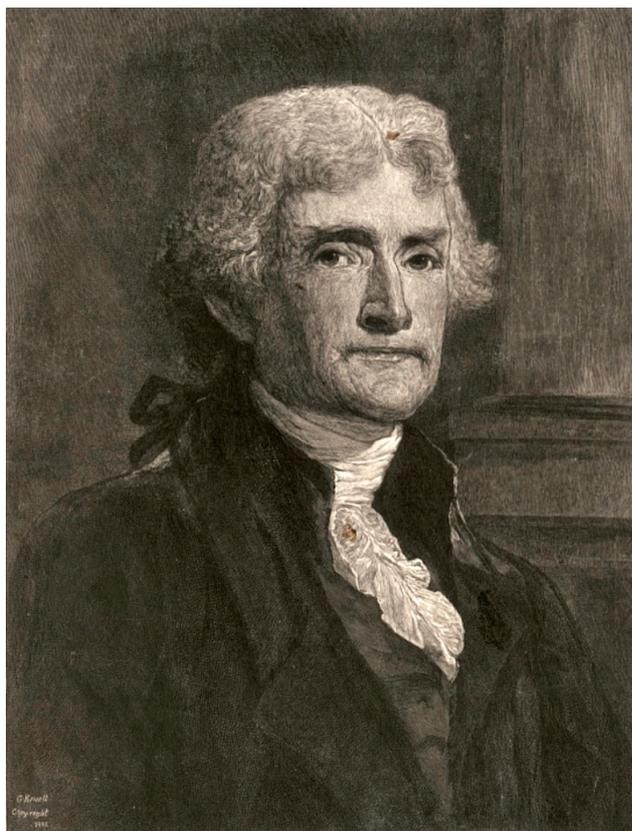
*La fin de la lettre du 18 janvier 1818 envoyée par Jefferson à Cathalan :
« Je reçois avec grande émotion les expressions de votre amitié, et vous donne en retour l'assurance de mes souhaits sincères pour votre santé et bonheur, et la continuation de mon estime et mon respect pleins d'affection. »*

« Mon cœur a été depuis ce moment-là si oppressé par ce que je ressens ! qu'il m'est impossible de trouver dans aucun idiome de ma connaissance les mots adéquats pour vous exprimer ma gratitude éternelle, non seulement pour le bienveillant intérêt que vous avez démontré à mon égard en 1815, à la fin de la dernière guerre des États-Unis, vis-à-vis du Président, mais dès lors plus encore quand, ayant reçu ma lettre du 8 juillet dernier, vous lui avez communiqué (c'est votre voisin de campagne) son contenu et les documents qui y étaient joints, renouvelant en même temps vos intercessions envers ma personne, ce sur quoi il jugea bon de vous faire savoir qu'il ne trouvait aucune raison pour que je m'alarme et ajoutait même que rien ne serait, de toute façon, fait à mon encontre sans que vous n'en soyez préalablement informé.

« ... Après due réflexion, je suis convaincu que je ne peux donner une preuve plus sanguine [sic] du degré de ma gratitude et obéissance envers le Gouvernement des États-Unis et son administration et à vous en particulier qu'en vous déclarant que je dois à sa justice et à sa bienveillance envers moi et mon honneur, qui m'est plus cher que ma propre existence, le vœu d'être maintenu dans mon office, et que je souhaite remettre à plus tard la deuxième requête que je vous avais faites d'obtenir par votre assistance la permission de démissionner de ce Consulat.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« C'est à vous que je le dois aussi, mon cher Monsieur, qui avez assumé l'entière responsabilité sur ma personne pour autant que je tiendrai cet office, aussi ne puis-je conclure que par l'assurance que cette nouvelle preuve répétée de la confiance que vous avez en moi saura stimuler de plus en plus mon zèle à tenir ce poste de façon correcte et subordonnée, *quamdiu se bene gesserit*⁸², et que ce sera pour la satisfaction mutuelle du Gouvernement et des citoyens des États-Unis, je l'espère ! ... »



Thomas Jefferson – dessin de Ch. Knell en 1902

Et Cathalan garda en effet son poste d'agent commercial des États-Unis à Marseille jusqu'à sa mort qui allait survenir l'année suivante.

Testament œnologique de Jefferson - 1819

Aucune lettre ne donne meilleure description des goûts de Jefferson en matière de vin et de ses efforts à convertir ses congénères américains que l'ultime lettre qu'il adressa le 26 mai 1819 à Étienne Cathalan

⁸² "Tant qu'il se comportera bien" : clause ordinaire formulée dans les lettres patentes ou concessions d'offices, qui en assure la possession à l'impétrant, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne par quelque prévarication. Ainsi, pour l'ordinaire, une concession où se trouve cette clause est une concession à vie. Cf. *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, tome 13 (1^e édition – 1751, p. 652).

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

(celui-ci venait de mourir l'avant-veille, mais Jefferson ne le savait bien sûr pas encore) :

« ... Je vous vous expliquer les termes que nous utilisons pour caractériser les différentes qualités de vin. Il y a :

1. Des vins sucrés (*sweet*), tels que le Frontignan et Lunel de France, le Pacharetti [Paraxete] doux d'Espagne, le Calcavalla du Portugal, le vin du Cap, etc.

2. Des vins acides (*acid*), comme les vins de Graves, du Rhin, de Hocheim, etc.

3. Des vins secs (*dry*), n'ayant en aucune sorte la moindre douceur ni la moindre acidité, comme le Madère sec, le Pacharetti sec, le vin d'Oporto, etc. et le Lédenon que j'appelle aussi un vin sec.

4. Des vins doux (*silky*), qui sont vraiment à les goûter un composé de vin sec augmenté d'une touche de douceur, à peine sensible au palais : le Madère doux que nous obtenons quelquefois ici, est fait ainsi en ajoutant une petite quantité de Malmsey dans du Madère sec.

5. Il y a une autre qualité de vin que nous appelons franc (*rough*) ou astringent (*astringent*), et que vous aussi, je crois, appelez astringent, et qui est souvent trouvé autant parmi les vins secs que les vins doux. Il y a de cette qualité par exemple dans le Lédenon, et encore plus dans le vin d'Oporto, qui est non seulement sec, mais astringent au point d'approcher presque ce que je qualifierais d'amertume.

« Ayant ainsi expliqué notre vocabulaire, je vous ferai observer que le vin de Nice que Mr. Sasserno m'a envoyé en 1816 était doux et en même temps légèrement astringent, c'était le plus délicieux des vins que j'ai jamais goûtés, et celui que l'on appréciait ici le plus en général. Celui de 1817 était presque complètement sec, modérément astringent et c'était un très bon vin ; à peu près égal au Lédenon. Celui de 1818 reçu en dernier possède au vrai son astringence habituelle, mais est un peu acide, trop même et cela détruit son bon bouquet habituel. S'il était arrivé pendant l'été, j'aurais soupçonné qu'il avait acquis cette acidité lors du transport en cale du navire, ou bien dans nos entrepôts réchauffés par le passage de l'été, mais il a en fait été expédié à Marseille en octobre, le bon moment pour l'expédition de vins délicats jusqu'en ce pays.

« Je vais maintenant vous dire pourquoi je rentre dans tous ces détails avec vous. En premier lieu, il ne faut pas que vous tiriez la

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

conclusion que je suis devenu un "buveur" [*en français dans la lettre*]. La quantité que je bois est celle de quelqu'un de sobre, 3 ou 4 verres au dîner, jamais une goûte à n'importe quel autre moment de la journée. Mais en ce qui concerne ces 3 ou 4 verres, "je suis bien friand" [*en français dans la lettre*]. J'entre toutefois dans ces détails parce dans l'art de couper des vins naturels, ou de produire tout bouquet particulier, que M. Bergasse possède si parfaitement, je pense qu'il est possible de préparer des vins dont le caractère serait aussi le suivant ; c'est à dire d'un bouquet composé d'âpre (*rough*), sec (*dry*), et sucré (*sweet*), ou plutôt d'âpre (*rough*) et de doux (*silky*) ; et s'il ne l'a pas encore fait, je suis certain qu'il saura le faire. Le Lédénon, par exemple, qui est sec (*dry*) et astringent (*astringent*), avec une proportion correcte d'un vin qui serait sucré (*sweet*) et astringent (*astringent*), ressemblerait au vin de Bellet que M. Sasserno m'avait envoyé en 1816 par Mr. Speafico. S'il a des vins de cette qualité, je vous serai gré de me rajouter des échantillons de 2 ou 3 bouteilles chacun parmi ceux qu'il pense approcher au plus près de ma description. ...

« Sachez que j'ai travaillé longuement et vigoureusement à obtenir une réduction des droits d'entrée sur les vins moins alcoolisés, et que cela est maintenant mis en application, en partie. J'ai aussi travaillé dur à convaincre d'autres à apprécier ces vins. Les habitudes sont difficiles à modifier. Peut-être que la diminution récente des tarifs aura un effet bénéfique.

« J'ai ajouté à ma liste de vins de cette année 50 bouteilles de vin de muscat blanc de Lunel. Je voudrais pour sûr un vin à la fois sucré (*sweet*) et astringent (*astringent*), mais je n'en connais point. Si vous en connaissez, pas trop cher, je vous serai gré de le substituer à la place du Lunel. ...

« Ma famille me charge de vous adresser ses remerciements pour les fleurs immortelles que vous avez eu la bonté de lui envoyer. Et ils regrettent que notre climat nous empêche de faire pousser de telles fleurs si jolies et si innocentes. ... »

Malheureusement Henry Bergasse, le spécialiste en coupages, ne fit pas le vin désiré et la mort de Cathalan empêcha une réponse personnelle à la requête de Jefferson pour le vin parfaitement "rough and silky" (âpre et doux). Le successeur de Cathalan envoya des échantillons de plusieurs vins, et parmi ceux-ci Jefferson sélectionna une Clairette de Limoux qu'il trouva "bien à son goût" et qu'il continua

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

à commander, mais qui ne semble pas avoir comblé sa recherche personnelle incessante de la perfection.

Le 27 septembre 1819, le représentant de Cathalan, Jules Olivier⁸³, écrivit pour dire qu'il serait en mesure de « satisfaire la commande » (arrivée entre-temps de la part de Jefferson), mais étant à court de vin de Muscat, il lui substituerait « un vieux vin cuit » de chez Bergasse. Et le 9 octobre, Olivier écrivit de nouveau, indiquant que le successeur de Cathalan, le consul Joshua Dodge (celui que Cathalan avait recommandé), obtiendrait le vin Bellet de Sasserno à Nice, mais que : « Bergasse ne voulait pas percer l'un de ses fûts de *vin cuit* pour si peu de bouteilles, aussi ai-je inclus 4 de ses bouteilles en alternative pour que vous les goûtiez. Je vous ai mis également 18 bouteilles de *vin cuit* et 6 bouteilles de Clairette de Limoux pour que vous les testiez ».

Décès de Cathalan - 1819

Voici l'exacte transcription, dans son orthographe originale, de la lettre qui fut adressée par la famille de Cathalan à Jefferson après son décès :

« Monsieur, Marseille, le 10 août 1819

« Nous avons l'honneur de vous annoncer une perte irreparable que nous venons de faire dans la personne de m. Etienne Cathalan Consul des Etats unis d'Amerique; une mort prématurée a la suite d'une tres courte maladie, vient de nous enlever, un tendre pere & un Epoux cheri; nous avons besoin des grands Secours du Ciel, pour pouvoir Suporter notre vive, & Juste douleur.

« feu m. Et. Cathalan avoit remis a m^r W^m Shaler Consul des etats unis, à alger, lors de Son passage par marseille; des papiers relatifs à des reclamations Sur le gouvernement des Etats Unis.

⁸³ Jules Olivier (ca. 1787-1863), devenu orphelin en 1795, devint le protégé d'Étienne Cathalan qui l'envoya étudier à Philadelphie. Sous le nom Julius Oliver, il devint citoyen des États-Unis en 1803 et retourna à Marseille, étant devenu négociant, il fut nommé en 1804 par Cathalan chancelier du Consulat. En 1805, il était armateur d'un vaisseau de commerce nommé le *Jefferson*. Influencé par Eulalie, ses relations avec Cathalan se détériorèrent au moment du second mariage de Cathalan en 1810 avec Élisabeth Fraisse, et il quitta le Consulat en 1814. Or, après la mort de son père, Eulalie choisit Olivier pour régler les dernières affaires commerciales en cours entre Jefferson et Cathalan, et le recommanda même comme son successeur au Consulat. Olivier, entre-temps, s'assura d'exécuter parfaitement les dernières expéditions demandées par Jefferson. Celui-ci le remercia dans une lettre très obligeante du 13 juillet 1820, tout en confirmant qu'il traiterait dans le futur avec le Consul Dodge officiellement nommé comme successeur de Cathalan.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

« nous avons appris que m. W^m Shaler a fait passer ces pièces & Comptes, au département de la marine à Washington, pour y être vérifiées & liquidées.

« nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien nous continuer cette bienveillance, dont vous avez honoré le défunt, & dont vous lui aviez tant de fois donné des preuves, & ordonner qu'on nous fasse remise des Sommes qui lui reviennent, ou qu'on nous en indique le Remboursement.

« Nous avons l'honneur d'être avec la plus Respectueuse Consideration, Monsieur Vos très humb & Très obeiss^{ts} Serviteurs

Les hoirs de feu Etienne Cathalan

Cathalan V^E Samatan

liquidataire de la succession de son père
rue de Rome No 63. »

La lettre était signée Cathalan. C'était donc Eulalie, la fille unique, qui représentait la famille dans la liquidation de la succession d'Étienne Cathalan. Jefferson reçut la lettre le 24 octobre 1819, et l'endossa du texte *Cathalan's represent^{ves}* [représentants Cathalan] mais prit son temps pour répondre, nous allons le voir.

Dans une lettre du 27 septembre 1819, l'ancien chancelier du Consulat, Jules Olivier à qui Eulalie avait demandé de l'aide pour expédier les commandes en cours faites à son père donnait les détails suivants qui montraient combien le 2^e mariage de Cathalan avait causé bien des divisions dans son entourage :

« ... Depuis son mariage, je fus, comme chacun qui lui avait été attaché, obligé de quitter sa maison. Il s'en repentit, mais trop tard. Il demanda à revoir toutes ses connaissances, ce qui ne lui fut pas accordé par sa femme, et ce ne fut qu'une heure avant sa mort que sa fille put forcer son entrée auprès de lui. ... »

Nous avons quand même plus de détails sur le décès de Cathalan et ses réconciliations des derniers moments grâce à une lettre adressée depuis Marseille deux jours après sa mort par Joshua Dodge à Thomas Jefferson.

L'Américain Joshua Dodge avait été véritablement proche de Cathalan deux ans auparavant, au point qu'un agrément avait été signé entre Cathalan et lui le 29 juin 1817.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Dans cet agrément, Cathalan s'engageait « à faire parvenir sa résignation [du poste d'Agent commercial des États-Unis d'Amérique] au Gouvernement américain, réclamant expressément qu'il lui plaise conférer la dite place à M^r Joshua Dodge » Il promettait de donner à Dodge la position de chancelier dès le 1^{er} août 1817, puis « de le lui faire sa procuration le 1^{er} octobre aussi prochain pour remplir les fonctions de Consul des États-Unis à Marseille et en retire les honoraires jusqu'à ce qu'il soit reconnu définitivement ». Dodge s'engageait alors à lui reverser la moitié de ces émoluments pendant tout le temps qu'il agirait en vertu de la procuration ainsi accordée.

Cet agrément fut mis en place comme prévu dès octobre 1817, et fonctionna sans accros jusqu'au début de l'année 1819. Mais l'on sait que Jefferson estima la démission de Cathalan comme "non avenue", et il lui le lui signifia en 1818, ce qui inquiéta bien sûr Dodge dans ses espoirs d'obtenir le poste de Consul. Et puis Dodge lui-même eut temporairement de gros soucis financiers dans son activité de négociant au point que le 23 janvier 1819, qu'il dut déclarer cessation de paiements à ses créanciers. Ce fut alors au tour de Cathalan de s'inquiéter de son choix de Dodge comme successeur, et « pour l'honneur de ce Consulat », il rompit l'agrément passé avec lui le 16 février suivant, lui signifiant que sa procuration d'agir à sa place au Consulat lui était retirée. Il écrivit encore à Jefferson une lettre pour lui faire savoir cette inquiétude et ce changement dans la confiance qu'il accordait à Dodge.

Ce préambule permet de mieux comprendre la lettre que Dodge adressa à Jefferson dès le décès de celui-ci :

« Cher Monsieur

Marseille, le 26 mai 1819

« C'est avec les sentiments d'un profond chagrin que je vous annonce la mort de notre si compétent dernier Consul, l'honorable Étienne Cathalan, qui a expiré le 24 mai courant vers midi après une courte maladie qui dura six jours. Ses funérailles ont eu lieu hier en présence du préfet et des consuls étrangers. Je me suis assuré que tous les honneurs dus à un représentant de mon pays lui soient rendus par les Américains de cette cité. Il a été transporté par nos marins, les consuls étrangers tenaient les cordons, et nous l'avons accompagné en tenue de deuil.

« Avant la mort de Mr. Cathalan, une franche et sincère réconciliation put se faire entre nous. Il s'est avéré que nous avons été trompés par des personnes décidées à nous séparer. Ces personnes firent tout ce qu'elles purent pour me ternir dans la bonne opinion

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

qu'avait pour moi Mr. Cathalan. Ces personnes étaient tout à fait hors de soupçon aussi bien pour lui que pour moi au point que nous avions égales confiances en elles. Par conséquent, elles ont joué le même jeu avec moi à réussir à me faire croire que Mr. Cathalan s'employait à me nuire et qu'il n'avait jamais eu l'intention d'honorer notre agrément signé le 29 juin 1817. Elles ont raconté à Mr. Cathalan que je faisais tout ce qu'il fallait pour lui nuire, que mes affaires étaient en mauvaise passe, et des tas de faussetés de la même nature, au point de réussir à nous inspirer une défiance réciproque...

« [Ces personnes] ont persuadé Mr. Cathalan de me retirer la Chancellerie et sa confiance ... et croyant nécessaire de prendre des précautions (comme il me l'a confessé quelques heures avant sa mort) il vous a écrit pour me désavouer.

« Or donc, quelques heures avant qu'il expire, il [Mr. Cathalan] exprima l'ardent désir que le Tout-Puissant lui donne suffisamment de temps pour réparer l'injustice que ladite lettre ait pu avoir causé contre moi dans votre esprit. Il demanda à ce qu'une lettre soit écrite pour confirmer son souhait immédiat de me voir reprendre la Chancellerie, le Tampon pour les Comptes, etc. ...

« Il était sur le point de signer la lettre quand je me suis aperçu que ses derniers moments étaient de plus en plus proches, et par conséquent j'ai jugé qu'à ce moment fatidique tout souci des choses de ce monde n'avait plus d'importance, je pris la lettre, je la mis dans mon cartable en lui disant que nous la reprendrions plus tard pour finaliser la signature, et je tournai alors toute mon attention à réconcilier le père avec sa fille, ce qui nous fut finalement accordé, et je pus l'introduire auprès de lui... »

La lettre se termine par un long paragraphe rassurant où Dodge démontre qu'il a pu reprendre ses paiements à ses créanciers et que ses affaires fleurissent à nouveau.

Condolances de Jefferson adressées à Eulalie - 1820

Bien que les noms des personnes qui avaient cherché à créer un éloignement entre Jefferson et Dodge ne soient pas mentionnés, on peut supposer que c'étaient des personnes suffisamment intimes à la maisonnée : le rôle de la deuxième épouse Elizabeth est ambiguë, et celui de Jules Olivier, le protégé d'un temps qui lui-même semblait avoir maintenu une proximité avec Eulalie l'est aussi.

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Toujours est-il que Jefferson qui avait une affection non feinte pour le regretté Cathalan avait suffisamment de perspicacité pour ne pas prendre parti et créer plus de divisions. Aussi, plus d'un an après le décès sans mentionner aucune des lettres reçues soit de Dodge, soit de Olivier l'en informant, il prit le temps d'écrire depuis son heureuse retraite à Monticello la lettre suivante à Eulalie Samatan :



Monticello et ses plantations en 1825 – par J. B. Petipas

« Monticello

13 juillet 1820

« J'apprends, Madame, avec un grand chagrin la mort de mon ami, Mr. Cathalan, votre estimable père. La nouvelle apparut d'abord dans les journaux du mois d'août dernier ; puis la confirmation par votre lettre de ce mois-là reçue en octobre. Bien que tardive, je vous adresse néanmoins sincèrement ma cordiale condoléance.

« Personne n'était mieux placé que moi pour connaître sa valeur comme officier public, et une amicale correspondance entretenue avec lui pendant trente-cinq ans est bien la preuve de la profonde estime personnelle résultant de sa bienveillante hospitalité quand je le connus à Marseille. Nous devons chercher notre seule consolation dans l'assurance que quand nous nous rencontrerons à nouveau, ce sera pour toujours.

Le souvenir que j'ai gardé de vous, alors que vous n'étiez qu'une enfant en 1787, et que j'étais déjà âgé, m'avertit que mon propre départ ne sera pas long à suivre celui de mon ami. ...»

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

Dernières années de Jefferson

Jefferson survécut encore six ans, utilisant maintenant Joshua Dodge comme son nouveau fournisseur en vins du sud de la France. Et c'est à 83 ans qu'il quitta ce monde, le 4 juillet 1826 à une heure de l'après-midi. Le hasard, nous l'avons mentionné, voulut qu'il décédât exactement 50 ans après la signature de la Déclaration d'indépendance dont il était le père.

John Adams, lui aussi acteur majeur de la Révolution américaine, s'éteignit le même jour, quelques heures après son ami. Les derniers mots de Jefferson auraient été : « Sommes-nous déjà le 4 ? » ; ceux de John Adams : « Thomas Jefferson vit-il toujours ? ». À l'époque, Jefferson fut célébré comme l'un des pères de la nation, une sorte de "saint laïque".

Jefferson est enterré à Monticello, aux côtés de sa femme et de ses filles. Il fut l'auteur de sa propre épitaphe, qui ne fait aucune référence à son rôle de Président :

« Ici repose Thomas Jefferson,
Auteur de la Déclaration d'indépendance des États-Unis,
Auteur de la loi sur la liberté religieuse en Virginie,
Fondateur de l'université de Virginie ».

Jefferson avait laissé des instructions très précises pour qu'un obélisque soit dressé au-dessus de sa tombe à Monticello. Il devait être sculpté en granite ordinaire, avec l'épitaphe sur une plaque de marbre, ce qui fut fait 7 ans après sa mort en 1833.

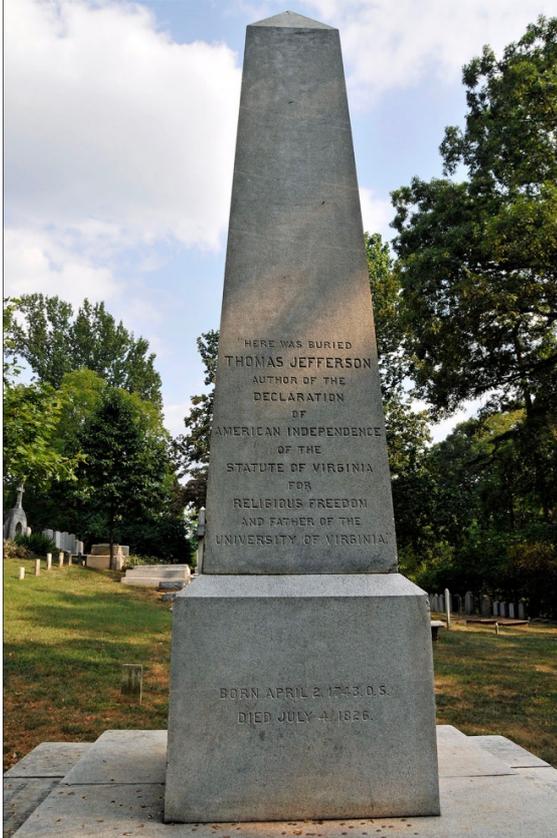
Mais l'obélisque, fusé par le temps et défiguré par des visiteurs indécents qui taillaient dans la pierre pour se procurer des reliques du grand homme, dut être remplacé à Monticello. Les descendants de Jefferson donnèrent en 1883 le monument original à l'Université du Missouri.

Pourquoi l'Université du Missouri, située à Columbia, capitale du Missouri ? Sans doute par ce que c'est là que fut fondée la première université dans un de ces nouveaux états supplémentaires obtenus par l'achat de la Louisiane à la France.

Au cœur des États-Unis d'Amérique, dans le "*Midwest*", on peut donc encore aller se recueillir devant l'obélisque original modestement désiré par l'un des plus célèbres parmi les "*Founding Fathers*" de la nation,

Thomas Jefferson et Étienne Cathalan

lui-même enterré dans son état natal de Virginie, sur la côte Est, sous un plus imposant obélisque plus récent.



*La tombe de Thomas Jefferson
à Monticello, Virginie*



*L'obélisque original de Jefferson
à Columbia, Missouri*